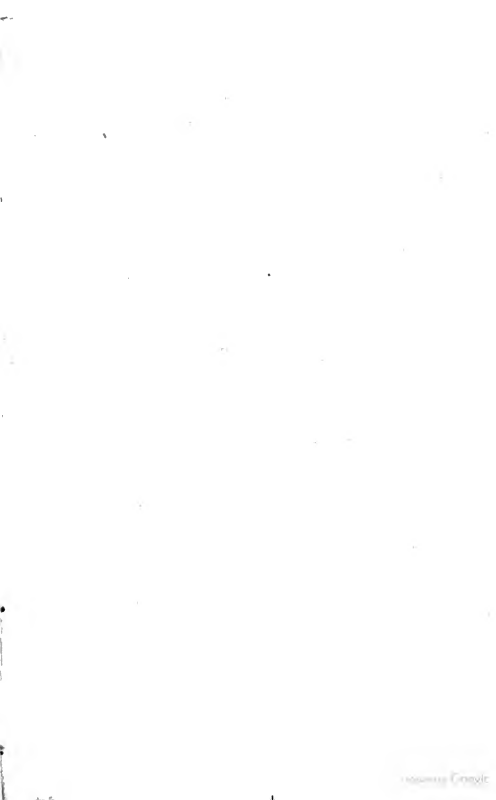




Pass...

854

BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE



CESSE DE CHARPIN-FEUGEROLLES

NÉE SAINT-PRIEST.

ÉLÉONORE D'AUTRICHE

REINE DE POLOGNE



PARIS

JOSEPH ALBANEL LIBRAIRE

15, RUE DE TOURNON, 15

LYON

J.-B. PÉLAGAUD, LIBRAIRE

48, RUE MERCIÈRE, 48

BRUXELLES

H. GOEMAERE, LIBRAIRE

52, RUE DE LA MONTAGNE, 52

T. 2

854

BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •

ÉLÉONORE D'AUTRICHE

REINE DE POLOGNE

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. DONNAUD,
9, RUE CASSETTE, 9.

ÉLÉONORE D'AUTRICHE

REINE DE POLOGNE

PAR

la C^{tesse} de **CHARPIN-FEUGEROLLES**

NÉE SAINT-PRIEST.



PARIS

JOSEPH ALBANEL LIBRAIRE

45, RUE DE TOURNON, 45

1866

Tous droits réservés.

AU LECTEUR.

Dans un récit qui embrasse les principaux événements de l'histoire, la grandeur même du cadre oblige souvent l'historien à laisser dans l'ombre des personnages dont les vies prises à part offriraient un véritable intérêt. Un mot, cependant, jeté en passant, une esquisse rapide, font entrevoir au lecteur ce que l'on n'a pas le temps de lui dire, et lui laissent des regrets. C'est ainsi qu'en lisant l'histoire de la réunion de la Lorraine à la France, dont tout le monde sait le charme, j'ai fait connaissance avec la reine Éléonore, que j'ai commencé à l'aimer, que j'ai conçu le dessein d'étudier

sa vie, et qu'ensuite je me suis décidée à la publier.

Tout est vrai dans le récit de son secrétaire, et l'on peut s'en convaincre en recherchant les traces de la princesse, d'abord dans la volumineuse correspondance qui est à la Bibliothèque impériale, puis dans Dalayrac ou chevalier de Beaujeu, dans les mémoires du marquis de Chavagnac, dans ceux du marquis de Bauveau, dans l'histoire du duc de Lorraine (Amsterdam, 1691), dans celle de son fils Léopold, par le comte de Foucault, (Bruxelles, 1791), dans les lettres de Jean Sobieski, dans l'histoire de ce même roi, par le comte de Salvandy, malgré la sévérité de ce dernier auteur pour ma princesse, et enfin dans maints souvenirs épars çà et là.

Le narrateur a étudié aussi consciencieusement qu'il a pu les mœurs et coutumes anciennes de cette noble et malheureuse nation polonaise qui fut jadis , on ne devrait jamais l'oublier, l'épée, le bouclier, le rempart, et le sauveur de l'Europe chrétienne et politique.

Je serai heureuse si ce travail offre quelque intérêt et peut rendre un rayon de lumière à la mémoire d'une princesse qui fut une courageuse chrétienne, une reine habile, une épouse et une mère accomplie.

Feugerolles, 20 mai 1866.

ÉLÉONORE D'AUTRICHE

CHAPITRE PREMIER.

Ce n'est point ma propre histoire que j'ai intention d'écrire ; je veux simplement rassembler quelques souvenirs et sauver de l'oubli les utiles exemples ressortant de la vie de l'illustre princesse que j'eus l'honneur de servir, Eléonore d'Autriche, reine de Pologne, duchesse de Lorraine et de Bar. Les années qu'il m'a été donné de passer dans la compagnie, j'oserais presque le dire dans la familiarité, de la vertueuse fille de Marie-Eléonore, l'épouse du glorieux empereur Charles V, sont encore présentes, à mon esprit, et n'ont un seul instant cessé d'être vivantes dans mon cœur. De cette paisible retraite de la Malgrange, où mes jours achèvent doucement leur cours, sous la protection du fils aujourd'hui ré-

gnant de mon ancienne bienfaitrice, mes pensées se reportent involontairement et avec une vivacité singulière vers le temps agité d'autrefois. Il y a des instants où je crois habiter, comme jadis, les bruyants palais de Vienne ou de Varsovie, quelquefois je me surprends à errer avec les enfants de ma princesse dans les jardins solitaires de Laxembourg ou d'Insruck. Je n'ai rien oublié des scènes mémorables dont j'ai été le témoin ; je les vois étagées sur les collines du Kalemberg, les innombrables tentes du Turc abhorré ; à mon oreille éclate encore le son victorieux des trompettes de Sobieski, lorsqu'il chassa devant lui comme une nuée de sauterelles les hordes infidèles assiégeant insolemment la capitale de l'Empire. Mais le détail des événements extraordinaires auxquels a été mêlé ma bien-aimée maîtresse est resté plus profondément gravé en moi. Pendant qu'il en est temps encore et avant que les ans qui s'accumulent, hélas ! aient effacé de ma mémoire tant de précieux souvenirs, quel meilleur emploi de ma vieillesse que de raconter les épreuves, que de célébrer les mérites de celle à qui ma jeunesse et mon âge mûr ont été consacrés sans partage ?

Je parlerai de moi le moins possible ; mais comme je veux seulement rapporter ce que j'ai vu personnellement ou puisé aux sources les plus sûres, et qu'il me paraît indispensable d'expliquer comment une exacte et complète information de toutes choses m'a été possible, le lecteur me pardonnera si tout d'abord, et bien contre mon gré, je me mets en scène.

Mon père, gentilhomme lorrain de bonne naissance, était attaché à la maison de Son Altesse le comte de Vaudemont père de Charles IV et du prince François de Lorraine. Quoique moins âgé et de condition si inégale, je fus en quelque sorte élevé avec les deux fils du comte ; mais autant les airs violents et impérieux, les façons brusques et soldatesques de l'aîné de ces princes m'inspiraient d'effroi, autant l'humeur douce, égale et charmante du cadet m'attirait vers lui, et je lui vouai l'affection la plus respectueusement sincère ; on l'avait dès son bas âge destiné à être d'église ; cette affection, je dois le confesser, plutôt qu'une vocation bien décidée me fit songer pour moi à la même carrière qu'allait embrasser le prince dont je partageais les études et qui déjà me témoignait les plus grandes

bontés. Du reste mon caractère tranquille et mes goûts sédentaires (ils n'ont guère depuis trouvé à se donner satisfaction) ne me rendaient pas, à vue de pays, entièrement impropre à l'état ecclésiastique; aussi ce fut sans répugnance que le jour où le prince François reçut de Rome le chapeau de cardinal, je pris moi-même à sa prière le petit collet. Peu après l'on me nomma sous-diacre. Nous n'étions encore ni l'un ni l'autre définitivement engagés dans les ordres sacrés; mais l'idée de prononcer un jour des vœux irrévocables ne nous alarmait pas trop. Il s'agissait pour mon illustre condisciple d'être prochainement coadjuteur du riche et puissant archevêque de Trèves. C'était le sujet habituel de nos causeries; il les terminait toujours en me répétant sous forme de plaisanterie : « Il n'y a moines allemands, si têtus qu'ils soient, réunis en chapitre, qui m'empêchent de vous nommer un jour abbé mitré. » La perspective, je le reconnais, ne m'en déplaisait guère; mais il n'entrait pas apparemment dans les desseins de Dieu que le prince fût évêque ni que je devinsse abbé.

On se rappelle les incidents singuliers de l'invasion de la Lorraine par les armées du roi

Louis XIII de France, en 1635. Pour moi je vivrais cent ans que je ne saurais oublier l'étonnement qui me saisit lorsque le soir même du jour où nous fûmes cernés dans Lunéville par les Français, le prince François, ouvrant tout à coup la porte du cabinet que j'occupais au-dessous de son appartement, m'annonça sans autre préambule qu'il allait se marier, et me commanda séance tenante de l'aider à composer trois pièces importantes dont il était grandement en peine : les dispenses qu'en sa qualité de prince de l'Église il s'accordait à lui-même, pour épouser sa cousine Claude ; une lettre au pape pour résigner le cardinalat ; une dépêche enfin au cardinal de Richelieu lui notifiant son mariage et son avènement au trône de Lorraine. Les circonstances en effet étaient pressantes ; la famille ducale tout entière était assiégée dans Lunéville ; Charles IV, chassé de sa capitale, errait en fugitif hors de ses États. La couronne de Lorraine venait, faute d'hommage, d'être déclarée en forfaiture par le parlement de Paris. A entendre le cardinal de Richelieu, Charles IV n'en était même pas le légitime possesseur ; elle appartenait en propre à la duchesse Nicole, sa femme, qui n'avait point

d'enfants et vivait présentement en assez mauvais termes avec son inconstant époux. Après elle sa sœur, la princesse Claude, devenait héritière, et les visées de l'ambitieux ministre de Louis XIII n'allaient à rien moins qu'à s'emparer des deux princesses, afin d'éloigner plus que jamais Nicole de son mari et de forcer Claude à choisir entre le couvent ou la main de quelque prince de la maison de France. Jamais trame ne fut mieux ourdie, jamais situation plus critique; le prince François se tira toutefois fort *lestement* de ces difficultés.

J'avais à peine achevé de transcrire la dispense et les deux lettres, besogne peu aisée et dont mon maître m'avait laissé toute la charge, occupé qu'il était, à l'étage supérieur, où je l'entendais entretenir avec beaucoup d'animation sa cousine, lorsque, vers trois heures du matin, il revint tout courant près de moi prendre sur mon bureau les papiers dont l'encre était encore humide, les parcourir d'un coup d'œil et les signer précipitamment. Il m'ordonna aussitôt d'aller, sans faire le moindre bruit, fermer soigneusement tous les volets, et allumer les cierges de sa chapelle particulière. Quelques minutes après, il y amenait

la princesse Claude accompagnée de la duchesse Nicole et de sa gouvernante. Ce fut là, et pendant que je tenais ouvert devant lui le rituel des mariages, qu'un moine inconnu et que j'ai su depuis être le Père..... leur donna la bénédiction nuptiale. Le prince n'ayant pas d'habits séculiers avait pris sans scrupule ceux d'un gentilhomme de mes amis, qui dormait sans méfiance dans un coin du palais ; je les reconnus parfaitement sur le prince quand il se leva pour mettre l'anneau consacré au doigt de la princesse qui, elle, était en déshabillé de nuit et n'avait eu que le temps de jeter par dessus sa tête un simple voile blanc. Je dus m'acquitter fort peu à mon honneur de mes humbles fonctions ; tout le temps de la cérémonie je me frottais les yeux me croyant le jouet d'un rêve. Mais le plus surpris fut assurément M. de Saint-Chaumont, le commandant des troupes françaises, lorsque le lendemain matin il apprit le mariage.

Cet événement, on le devine, bouleversa tous mes projets, non pas que j'aie eu tentation alors d'imiter mon maître, pareils et si brusques changements sont jeux de prince ; je n'avais pas d'ailleurs comme lui de cousine sous la main ;

puis, je l'avoue naïvement, bien qu'imparfaitement détaché du siècle, je me sentais des scrupules et comme de l'effroi à la seule pensée de rompre complètement mes premiers engagements. Sans rien décider encore pour l'avenir, je ne voulus à aucun prix abandonner le duc et la duchesse dans leur fortune présente; elle ne s'annonçait certes pas sous de très-favorables auspices, et le cardinal de Richelieu, enragé d'avoir été pris pour dupe, avait juré de se venger. Plus que jamais les augustes époux avaient besoin d'un serviteur dévoué, et je n'hésitai pas à les suivre à Nancy, où je partageai leur captivité jusqu'au jour où il me fut donné d'aider à leur délivrance.

Ils s'échappèrent, comme chacun sait, déguisés en vigneron, portant sur le dos une hotte remplie de fumier; en costume de charretier, je marchais derrière eux, conduisant des chevaux frais, sur lesquels, à la hauteur de la chapelle du Bon-Secours, ils s'élancèrent pour gagner au plus vite la frontière d'Allemagne. Je les accompagnai jusqu'à Vienne, terme du voyage. La route fut longue, et quand je pus quitter mes vêtements

d'emprunt, je ne trouvai pour les remplacer qu'une veste de cavalier.

Ce fut ainsi que, bien malgré moi, et contraint par les nécessités de la situation, je laissai l'habit ecclésiastique, que, depuis, je n'ai plus porté. Arrivés à Vienne, le prince, sans rien convenir avec moi, soit dessein, soit oubli, me donna partout pour un gentilhomme lorrain attaché à sa maison, moitié égard. Moitié fausse honte, je n'osai le démentir, et voici comment de demi-abbé que j'étais, je suis à demi devenu homme du monde.

Je dis à *demi*, car je ne me suis jamais entièrement affranchi des devoirs de mon premier état. Chaque matin, en quelques circonstances que je me sois trouvé, j'ai toujours eu soin de faire avant de sortir de ma chambre une lecture pieuse, et je ne crois pas avoir une seule fois manqué de lire, comme je le fais aujourd'hui encore, la partie du bréviaire d'obligation pour ceux qui ont reçu les ordres mineurs de notre sainte Eglise; qu'il transpirât dans ma tournure et dans mes façons d'être quelque chose de mes dispositions intérieures, j'ai tout lieu de le supposer.

Dans les premiers temps surtout de mon ap-

prentissage mondain, je me suis parfois senti un peu gauche et gêné. Je me rappelle qu'à Vienne les seigneurs de la cour me trouvaient bien grave et bien posé pour mon âge, et les dames me reprochaient en riant de n'avoir pas en leur parlant français la galanterie de la nation dont j'empruntais la langue. Il y a, en effet, des timidités dont je n'ai jamais pu me rendre maître et qui ont survécu à toutes les vicissitudes, à toutes les traverses et aventures dont mon existence a été semée.

A Varsovie, quand je grondais doucement mes amis, le marquis de Chavagnac et le chevalier de Beaujeu, de petites fredaines de jeunes gens, et de ce qu'ils s'attardaient trop longtemps à boire avec les gentilshommes polonais, ils me répondaient pour l'ordinaire, sans se douter rencontrer si juste, que j'avais manqué ma vocation et que j'étais né pour être abbé et directeur de femmes.

Ces amicales plaisanteries ne me blessaient nullement; au fond du cœur j'ai toujours remercié Dieu de la grâce qu'il m'a faite de conserver ainsi en moi les principes de foi et les habitudes de régularité de conduite qui datent de ma

première jeunesse. Il m'appartient d'autant plus d'en être reconnaissant, que je leur dois, si je ne me trompe, ce qui a fait sur cette terre l'honneur et la joie de ma vie, je veux dire le choix inattendu qui m'a rapproché de la glorieuse princesse dont j'entreprends d'écrire l'histoire.

C'était, je m'en souviendrai toujours, au printemps de l'année 164.... Le duc François et la duchesse habitaient avec toute la famille impériale le palais de Haxembourg; j'occupais au-dessus d'eux une toute petite chambre dont l'unique fenêtre n'avait vue que sur le ciel et sur le sommet des grands arbres touffus qui font de ce beau parc un des plus agréables lieux qui soient au monde. Nous étions, maîtres et serviteurs, forts découragés; les affaires de Lorraine allaient de mal en pis. Le duc et la duchesse ne touchaient plus un écu de leur apanage, tous leurs biens avaient été confisqués par les Français. Charles V, brouillé définitivement avec les siens, ne leur envoyait plus le moindre secours, il guerroyait partout, et menait avec la princesse Cantecroix la vie que l'histoire n'a pu taire. Ils étaient réduits à ce point de vendre jusqu'à leurs pierreries pour payer les gages des

gens de leur maison. Devais-je rester ainsi à leur charge? Pouvais-je en conscience considérer comme l'équivalent des appointements que je continuais à toucher et des autres frais que j'occasionnais, le peu d'argent que je leur épargnais en consacrant tous mes soins à l'éducation de leurs enfants, particulièrement à celle du prince Charles, leur fils cadet, qui, malgré son jeune âge donnait dès cette époque des signes des grandes qualités qui ont plus tard fait la gloire et le salut de l'Allemagne. Toutes ces pensées me troublaient fort, et parfois m'ôtaient le sommeil.

Un matin, plus agité que de coutume, j'étais descendu de bonne heure dans le jardin, un livre sous le bras, moins pour lire certainement que pour réfléchir plus à mon aise et fixer s'il était possible mes incertitudes.

Je m'étais assis, tout absorbé, sur un des bancs du parc, lorsqu'à l'extrémité de ces longues allées qui forment de si belles perspectives, j'aperçus au loin l'impératrice Marie se promenant en compagnie de sa fille la princesse Éléonore, et de ma maîtresse la princesse Claude; je ne prêtai d'abord nulle attention à la circon-

stance ; ces promenades matinales étaient habituelles à la famille impériale, et se renouvelaient chaque jour. Je savais les parties du jardin où l'Impératrice se rendait de préférence, et, comme à mon ordinaire, je m'en étais tenu écarté. Quelle ne fut donc pas ma surprise lorsqu'au bout de quelques minutes, levant machinalement les yeux, je vis la petite princesse Eléonore s'engager en courant dans l'allée où je me trouvais, et les deux princesses la suivre venant ainsi directement vers moi ! Mon premier mouvement, on le pense bien, fut de m'éloigner respectueusement ; mais, d'un geste bienveillant, la princesse Claude me fit signe de rester. L'instant d'après, les deux augustes dames étaient en face de moi. On juge de mon embarras ! L'Impératrice jusqu'alors ne m'avait jamais fait l'honneur de m'adresser la parole ; aussi je demeurai en sa présence tout interdit ne sachant trop quelle contenance faire. L'impératrice rompit la première ce silence si embarrassant pour moi :
« Monsieur, me dit-elle, nous vous rencontrons on ne peut plus à propos, la duchesse de Lorraine (elle appelait toujours ainsi la princesse Claude) me racontait précisément ce qu'elle vous

doit depuis longtemps et le profit ainsi que l'agrément que ses enfants retirent de vos savants et utiles entretiens. Serait-ce trop attendre de vous que de vous prier d'agrandir le cercle de vos leçons et d'y admettre ma fille ici présente ? Elle est, comme vous la voyez, d'âge à apprendre, et nous autres Allemandes nous risquons fort de toujours mal mener la langue française si nous ne l'avons parlée de bonne heure ; c'est l'intention de l'empereur mon fils, que sa sœur ait un jour attaché à sa maison un gentilhomme capable et lettré comme vous et en état de lui faire goûter les finesses du style des beaux esprits de Paris. Voulez-vous de cet emploi ? Je ne demanderais pas à mon amie, sachant ce que vous lui êtes, le sacrifice de votre personne si les temps étaient autres ; mais, d'après ce qui se passe et ce qui se prépare, il est probable que nos enfants sont destinés à être élevés ensemble, de telle façon qu'à vrai dire le plaisir pour nous de vous acquérir, si vous acceptez, n'entraînerait pas tout à fait pour la duchesse le chagrin de vous perdre. »

La foudre tombant à mes pieds ne m'eût pas plus surpris que ces paroles de l'Impératrice ; je comprenais bien qu'une proposition aussi flat-

teuse et les phrases trop aimables qui l'accompagnaient étaient l'œuvre délicate de la princesse Claude ; son attitude pendant que l'Impératrice parlait me l'indiquait du reste. J'étais cependant très-perplexe et tout rempli de crainte à l'idée de vivre continuellement, moi si incliné à la retraite, au milieu des agitations, des splendeurs et des fêtes d'une cour animée comme l'était celle de Vienne. Qu'allais-je répondre ? Je ne sais ; et mon visage devait sans doute trahir mes hésitations secrètes, lorsque se fit entendre près de moi une petite voix dont le timbre argentin et doux résonne encore à mon oreille.

C'était la jeune princesse qui, pendant que sa mère m'entretenait, s'était glissée à mes côtés et de ses mains enfantines jouait avec les gances de mon chapeau ; « Ah ! Monsieur, s'écria-t-elle alors de son accent le plus caressant, n'allez pas, je vous prie, refuser à maman. — Je vous serai écolière soumise ; j'aimerais tant à lire dans de beaux livres français avec mon cousin Charles ! » Ces naïves paroles firent sourire l'Impératrice ; je lus dans le regard de la princesse Claude qu'il ne pouvait être question d'un refus de ma part. Aussi bien, le dirai-je, la prière de l'innocente

enfant avait trouvé le chemin de mon cœur. Elle m'avait, sans s'en douter, révélé l'avenir. Il me semblait comme entrevoir une sorte de mission protectrice et de tâche providentielle à remplir auprès d'elle. A mes yeux, le doigt de Dieu était là, et dès ce moment, sans plus balancer, je résolus de dévouer ma vie entière à la jeune archiduchesse.

J'en ai fini, heureusement pour le lecteur et pour moi, avec ce qui me regarde. Maintenant que l'on sait de quelle façon, à quel titre et dans quel but je suis entré au service de la famille impériale, mon humble personne disparaîtra et ne se montrera plus que lorsque les nécessités du récit rendront indispensable la déposition d'un témoin oculaire. — J'éviterai de parler trop au long de l'auguste mère de mon auguste élève, l'impératrice Eléonore; cette princesse si aimée de ses anciens sujets, et dont la bonté, à la fois si imposante et si gracieuse, n'était que l'enveloppe d'une âme plus noble et plus parfaite encore. — Qu'il me soit seulement permis de dire combien s'accrurent en moi les sentiments de respect et d'attachement pour cette femme admirable, lorsque je l'entendis

d'une voix étouffée par les sanglots prendre, au lit de mort de la princesse Claude, l'engagement de servir de mère aux enfants que lui laissait son amie, engagement si complètement tenu.

Je passerai sur les tristes années qui suivirent cette perte douloureuse, m'interdisant même, bien qu'il m'en coûte, le plaisir de rappeler les détails si intéressants pour moi de l'enfance de la princesse et d'évoquer le souvenir cher de ce temps où, grâce à la tendresse éclairée de sa mère, grâce surtout à son bon naturel et à ses heureuses dispositions qui rendaient notre tâche si aisée, je la voyais avec ravissement, comme une plante pleine de promesse, se développer chaque jour sous mes yeux.

J'arrive sans autre préambule à ce moment où la cour de Vienne, jusqu'alors un peu sombre, reprit un éclat nouveau par le mariage de l'empereur Léopold avec la princesse Marguerite-Marie-Thérèse, fille du roi d'Espagne, Philippe IV.

A cette époque, la princesse Eléonore, sortie définitivement de l'enfance, commençait d'attirer le regard. Elle avait tout pour le charmer. Sa taille était svelte et élégante; son teint éblouis-

sant de blancheur coloré par le plus tendre incarnat ; sa bouche, un peu grande peut-être, mais bien découpée, laissait voir deux rangées de perles. Son nez aquilin, son front noble et élevé donnaient de la majesté à son visage qui sans être des mieux taillés était des plus sympathiques et encadré d'une abondante chevelure. Ses yeux, du plus beau noir, grands et admirablement fendus, avaient une expression d'une douceur incomparable, pur miroir d'une âme pure.

De magnifiques bras, des mains qu'on eût dit d'albâtre et sculptées par l'artiste le plus habile, complétaient cet ensemble.

On pardonnera cet enthousiasme au vieux professeur ; l'archiduchesse, son élève, est restée dans son souvenir la plus belle et la plus accomplie de toutes les jeunes filles de la cour.

Que dire des dons que Dieu avait prodigués à son âme ? Comment parler dignement des perfections de ce cœur, ferme dans la vertu, constant dans ses affections, se sacrifiant jusqu'à l'héroïsme ; de ce jugement si sûr, si modéré, si intrépide, quand les circonstances le commandaient ? Les événements de sa vie nous apprendront à la connaître ; l'adversité, cette pierre de

touche infailible, et dont les épreuves les plus amères ne lui furent point épargnées, nous découvrira les trésors que Dieu lui confia. Pour le moment, je me bornerai à dire que dès ses jeunes ans, on entrevoyait en elle le germe des plus rares vertus.

Sa tendresse se manifestait surtout par sa piété filiale et par une charité inépuisable.

A un âge où les jeunes personnes ne songent guère qu'à leurs atours et à leurs plaisirs, sa cassette était le bien des pauvres, et souvent nous l'avons vue renoncer à des ajustements nouveaux et à des bijoux qui lui plaisaient pour secourir l'infortune.

A l'époque qui nous occupe, le prince Charles de Lorraine avait déjà parcouru les différents Etats de l'Europe, vu la cour de France, et diverses aventures malheureuses dans des négociations de mariage, échecs dus au mauvais état de ses affaires, avaient, en froissant son amour-propre, étouffé les désirs de sa juste ambition. Il était donc revenu à la cour de son frère d'adoption, résolu à porter fièrement sa mauvaise fortune et à n'avoir plus d'autre but que Dieu et le noble métier des armes.

L'occasion d'unir ces deux résolutions se présentait favorable, les forces de l'Empereur étant alors incessamment occupées à repousser les efforts des Turcs, qui menaçaient l'Empire et la chrétienté tout entière. Charles de Lorraine demanda à combattre.

En raison des nombreux dangers auxquels serait exposé le prince encore très-jeune, l'Empereur ne jugea pas à propos de lui accorder cette faveur. Le prince de Lorraine se vit donc contraint de rester à Vienne. Mais, ne pouvant se résoudre à l'obéissance dans un moment où il y avait tant de gloire à acquérir, il s'échappa de la cour et alla rejoindre l'armée impériale. La brillante valeur dont il fit preuve à la bataille de Saint-Gothard lui valut l'admiration de tous ; et ce fut à lui que Montécuculli dut le gain de la journée. Ce prince, dans cette occasion, ne se conduisit pas seulement en capitaine ; il combattit, au premier rang, comme un simple soldat. Il arracha un étendard des mains d'un Turc, qui le chargeait, voulant le percer de la lance à laquelle l'étendard était attaché.

L'Empereur fit présent du précieux trophée à

celui qui l'avait si bien conquis, et le prince l'envoya aussitôt au duc François son père.

Il revint à Vienne assez à temps pour accompagner la famille impériale dans le voyage qu'elle devait faire en Hongrie à la rencontre de la nouvelle Impératrice.

Toute la cour fut charmée de la contenance noble et réservée du jeune héros. On se rappelait que, dans son adolescence, il était impétueux et peu gracieux; mais à l'école de l'adversité il était devenu le prince le plus *poli* que l'on pût voir. On savait par ses récents exploits que son courage était extrême, et ses compagnons d'armes avaient même remarqué que chez lui la bravoure était accompagnée d'un grand sang-froid dans le péril. Tout faisait pressentir en lui le général consommé qu'il fut plus tard.

D'une piété sincère, d'une modestie parfaite, il parlait peu et ne cherchait point à paraître. Il était mince et de taille moyenne; son nez très-aquilin, son regard brillant et assuré donnaient à sa physionomie un peu de l'aspect de l'aigle; sans être beau, tout en lui témoignait de la grandeur de sa race et de la noblesse de son âme. Ses vêtements, d'une grande simplicité, ne

nuisaient nullement à la dignité de toute sa personne.

A ce portrait fidèle, l'on devine facilement l'impression que fit le jeune prince sur les femmes de la cour. Les unes, aiguillonnées par sa froideur, mirent en œuvre, pour le vaincre, toutes les ruses de la coquetterie ; d'autres donnaient par avance leur cœur à celui qui ne voulait d'autre maîtresse que la gloire. Manéges inutiles ! sa sagesse native, sa profonde dévotion, qui le fit toujours passer pour le plus homme de bien de l'Empire, s'accordèrent pour le préserver de ces pièges et pour le laisser sans partage à ses hautes pensées.

Plein d'une affection filiale pour l'Impératrice douairière, et sentant que ce cœur dévoué serait en tout temps à la cour son plus ferme appui, il s'attacha plus que jamais à cette illustre princesse, et ce fut précisément pendant ce voyage de Hongrie dont j'ai parlé tout à l'heure qu'il résolut de chercher à lui complaire en toutes choses. Tandis qu'il dédaignait ainsi les séductions de tant de nobles dames, le prince Charles était bien loin de savoir qu'il ourdissait lui-même la trame de sa destinée, se préparant tout à la fois pour l'avenir de grandes tristesses et de grandes

joies. En effet, dans la compagnie de sa mère il rencontrait chaque jour la princesse Eléonore, et la jeune archiduchesse, ignorante de son propre cœur, l'avait laissé battre au récit des exploits de celui avec lequel elle avait passé les jours tranquilles de son enfance, et qu'après une longue absence elle retrouvait paré de tout le prestige de la gloire. Ses yeux se mouillaient de larmes au récit des traverses d'une existence si noble et si pure ; et son affection pour son cousin, ce grand amour qui devait dominer toute sa vie, s'emparait déjà d'elle sans qu'elle s'en doutât. Les événements du voyage en Hongrie contribuèrent encore par les dangers courus ensemble à nourrir en secret cette belle flamme.

Les Hongrois, pacifiés seulement en apparence, frémissaient sous le joug de l'Empire. Plus que jamais ils s'agitaient pour trouver un point d'appui à la révolte qu'ils méditaient. Tantôt, oublieux des grands souvenirs de Saint-Etienne, ils cherchaient l'alliance du Turc, tantôt ils sollicitaient la protection du roi de France, et, chose difficile à croire, le roi très-chrétien ne craignait pas de tendre la main aux rebelles et aux mécréants ! Les chefs de ces conspirateurs étaient le comte de

Serin et le comte François Nadasti, qui avaient accepté du service auprès de l'Empereur afin de le mieux trahir ! Pour cet effet, ils avaient posté 500 hommes dans un endroit où ils savaient que l'Empereur passerait accompagné seulement du grand-maitre de sa maison et de dix à douze gentilshommes ; et le commandant de cette troupe s'était engagé à poignarder lui-même l'Empereur. Mais les conjurés perdirent du temps, et l'Empereur se rendit auprès de l'Impératrice avant qu'ils fussent arrivés au rendez-vous.

Le comte Nadasti ne se découragea point. Ayant gagné un charpentier, chargé de quelques travaux de ses châteaux où la famille impériale devait s'arrêter une nuit, il obtint que cet homme y mit le feu, et ce fut à grand peine que les augustes hôtes furent tirés du péril. Attaché, comme je l'ai dit en commençant, à la cour de l'Impératrice douairière, je fus témoin de ce désastre, et je n'oublierai jamais la nuit d'horreur que nous eûmes à traverser. Mes augustes maitresses étaient à peine entrées dans leurs appartements, lorsque les flammes firent de tous côtés irruption. La jeune Impératrice, arrivée depuis peu dans sa nouvelle patrie avec toutes

les illusions d'une âme confiante, put voir à cette lueur sinistre ce que sont les noirceurs du cœur humain et les perfidies de la rébellion. L'archiduchesse Éléonore, habituée dès l'enfance au récit de ces violents mouvements de parti, ne se déconcerta pas, et montrant déjà le ferme courage que nous lui avons tous connu plus tard, elle sut, dès le premier tumulte, trouver des paroles d'encouragements pour ses femmes terrifiées qui se pressaient autour d'elle. Le prince lorrain arriva promptement au secours de sa mère adoptive et de sa cousine, et les entraînant à travers les flammes, il parvint à assurer leur salut. L'archiduchesse lui fut profondément reconnaissante d'avoir avant tout songé à l'Impératrice et à elle-même, et sa tendresse s'en fortifia davantage.

Nadasti, rendu plus enragé par l'insuccès, combina un attentat peut-être plus horrible encore. Ayant sollicité de la famille impériale l'honneur de la recevoir dans sa résidence de Paffendorff, il disposa toutes choses pour que l'Empereur et sa famille fussent empoisonnés au moyen de pâtisseries qu'on devait leur servir au beau milieu d'un festin magnifique. Mais heu-

reusement pour ses hôtes, Nadasti était aussi vain que méchant ; et le matin même il ne put s'empêcher de dire à sa femme que le lendemain la Hongrie serait, grâce à lui, délivrée du joug de la maison d'Autriche. La comtesse le pressant de s'expliquer, il lui révéla son odieux projet. Effrayée, saisie d'horreur, elle le sollicita, le supplia d'y renoncer, et voyant ses instances inutiles, elle profita du moment où le comte était allé au-devant de l'Empereur pour faire disparaître les pâtisseries criminelles et les remplacer par d'autres d'apparence toute semblable. Nous arrivâmes peu après ce changement. L'Empereur, aimant fort la pâtisserie, en mangea dès le début du repas, et les deux Impératrices l'imitèrent. Nadasti, croyant son œuvre assurée, s'en alla tranquillement tenir la seconde table, tandis que la comtesse présidait celle réservée aux dames. On partit pour la couchée prochaine, et le traître nous accompagna, persuadé que dans quelques heures son crime serait consommé. Il n'en fut rien cependant, et, arrivé à Neustadt, ne pouvant nous suivre ainsi plus longtemps, il s'en revint fort désolé en son château.

Roulant dans sa tête ce qui avait pu faire

manquer un plan si habilement conçu, ses soupçons s'arrêtèrent sur sa femme. Il feignit auprès d'elle un grand repentir de son crime et dit à la comtesse qu'il donnerait sa vie pour ne l'avoir pas commis. La noble et imprudente femme, pour lui rendre le calme, lui avoua son stratagème. Faisant alors mine d'une grande joie, il la remercia avec feu du service qu'elle lui avait rendu, puis, prenant son temps, il jeta un poison violent dans un bouillon qu'il la força d'avaler. Sur le point d'expirer, elle le conjura d'avoir soin de ses enfants, lui pardonnant la mort qu'elle recevait sans regret, puisqu'elle avait à ce prix sauvé la famille impériale. Après son crime, Nadasti alla s'enfermer dans une de ses places, et de là fomenta de nouvelles révoltes en Hongrie. Ce fut sous l'impression de ces tragiques événements que nous rentrâmes à Vienne, mais à la cour on oublie vite. L'Empereur aimait le plaisir, et les fêtes du mariage recommencèrent avec un nouvel éclat.

L'Impératrice mère, clairvoyante et sensée, avait lu dans le cœur de sa fille un sentiment qui s'ignorait encore lui-même. Si elle n'avait écouté que sa noble nature, elle eût à l'instant favorisé

une flamme si belle; mais elle connaissait les exigences du haut rang qu'elle occupait; elle craignait le déplaisir de l'Empereur, son refus possible, et son âme était agitée entre les conseils de la prudence et ses généreuses inspirations. Souvent la destinée se joue de la sagesse humaine, et donne aux événements une issue inattendue, c'est ce qui arriva dans cette occasion. Bien des années après, lorsque le temps écoulé, les épreuves subies en commun et les bontés que l'archiduchesse Éléonore me témoigna, m'eurent admis plus avant encore dans sa familiarité, elle-même me fit le récit que je vais fidèlement rapporter. Et comment s'étonner si, arrivée à la maturité de son âge, l'épouse irréprochable, la mère pieuse et dévouée, osa confier à un serviteur éprouvé l'histoire des premiers événements qui contribuèrent à fonder son bonheur selon le cœur de Dieu.

Comme je l'ai dit plus haut, les fêtes avaient recommencé; l'Empereur était fort occupé des répétitions d'un ballet à cheval; il voulut en outre que l'on mît en opéra une grande comédie, qui dura trois jours, et ne procura que de la fatigue aux acteurs et aux spectateurs. Il y eut

aussi une de ces fêtes appelées *Wirtschaft* et qui occupent toute la journée. On les désigne aussi sous le nom bien mérité, à coup sûr, de *journée folle*. Cent cinquante personnes, tant hommes que femmes, tirent au sort la parure dont chacune d'elles sera ornée le jour fixé par l'Impératrice. Chaque dame tombe en partage à un cavalier qui porte ses couleurs et revêt un costume en harmonie avec le sien. Le jour arrivé, ainsi vêtu, on se rend d'abord chez l'Impératrice, on monte ensuite dans de magnifiques chars découverts, appelés des *lignes*, et l'on forme un long cortège qui traverse toute la ville. On revient au palais où le bal et le souper terminent gaiement une journée si occupée. Les dames et les seigneurs de la cour avaient fait de grandes dépenses pour honorer les noces de leurs souverains, aussi jamais ne vit-on autant de pierreries et de magnifiques étoffes. Le sort, qui a souvent des hasards heureux, donna le prince Charles comme cavalier à l'archiduchesse. Ils choisirent les costumes de Ferdinand et Isabelle, roi et reine des Espagnes au temps de leur jeunesse, et nous les vîmes souvent, dans la soirée, se donnant la main, exécuter des passes et des danses. Tout le

monde put admirer la bonne grâce du jeune homme, l'aisance modeste de la sœur de l'Empereur. Plus d'un cœur, peut-être, songea-t-il que ce prince si respecté de tous serait le digne époux de l'aimable princesse qu'il conduisait; mais comment supposer que l'Empereur donnerait sa sœur à un prince dépossédé?

Ces réjouissances brillantes se terminèrent par des chasses somptueuses données par le prince Charles. Il s'était prêté aux divertissements de Vienne qui convenaient si peu à ses habitudes retirées; mais, voulant à son tour offrir une fête au nouveau couple impérial, il avait choisi celle qui, comportant le grand air, les fatigues et souvent même le danger, se rapprochait davantage de ses goûts belliqueux. D'ailleurs il avait, le premier, amené une meute en Autriche, le premier, il avait dressé des chevaux à la française et s'en servait à la place des lourds chevaux allemands, chargés de graisse et de harnais massifs. Il disposa donc une chasse dans les montagnes du Kalemberg qui se rattachent, comme on sait, à la chaîne du Tyrol, et dont les derniers contre-forts, baignant dans le Danube, arrivent pour ainsi dire jusqu'aux portes de Vienne. Elles sont

un composé de roches et de broussailles, dans lesquelles une chasse à courre n'est pas sans difficulté, et demande une véritable intrépidité. Cela n'empêcha pas la jeune Impératrice, les princesses et les dames de la cour de prendre leur part de ce plaisir périlleux. La chasse dura trois jours et on y prit quantité de bêtes de toutes sortes, daims, chevreuils, sangliers, cerfs, renards, etc. Le prince de Lorraine, tout entier au désir de rendre la fête agréable à ses augustes hôtes, ne songeant pas à des dangers si méprisables pour lui, fut renversé de cheval. On se hâte de le coucher sur le gazon. Les princesses arrivaient en ce moment ; l'archiduchesse qui accompagnait l'Impératrice régnante aperçut la première le prince à terre et comme privé de vie ; elle pâlit, se trouble et fond en larmes. L'Impératrice, malgré sa jeunesse, comprend que le hasard la rend maîtresse d'un secret ; elle se rapproche de sa belle-sœur, et parvient à cacher aux yeux de la cour cette émotion si grande. L'accident n'eut pas de suite, mais l'Impératrice crut de son devoir d'avertir l'Empereur, pensant le rendre ainsi favorable à une union si digne d'intéresser tous les cœurs. L'Empereur fut ému,

étonné ; il était bon, il aimait le prince de Lorraine, et sans peine il consentit à parler à l'Impératrice douairière. Celle-ci, heureuse d'assurer le bonheur de sa fille, encouragea la bonne volonté de son fils, et tout semblait conclu, puisqu'il ne manquait plus que l'acceptation du prince lorrain. Comprenant que dans la détresse de sa fortune, son jeune parent ne pouvait aspirer à la main d'une princesse appelée aux plus grands établissements, ce fut l'Empereur qui lui-même la lui offrit. Dans ces premiers instants, la reconnaissance suppléa à la tendresse, et le prince Charles put se croire sincère en répétant avec effusion à sa charmante fiancée, qu'il se regardait comme le plus heureux des hommes et lui serait dévoué pour la vie. Hélas ! peut-être ne savait-il pas alors combien il disait vrai, et quelles épreuves ce dévouement était destiné à subir sans jamais s'altérer ni fléchir.

Mais cette période de bonheur fut courte. La Hongrie était toujours remuante et les soulèvements s'y succédaient sans relâche. Le prince de Lorraine demanda l'autorisation d'aller servir contre les sujets de l'Empereur pour mieux mériter celle que sa bonté lui destinait pour épouse.

Le mariage fut ainsi renvoyé au retour de la campagne. Funeste résolution ! Que de douleurs et de larmes ne devait-elle pas causer !

CHAPITRE II.

Personne n'ignore que les Polonais ont conservé l'usage des anciens peuples d'élire leur roi.

Cette nation, fière et belliqueuse, ne consent à obéir qu'à un chef choisi par elle, ce qui, à chaque fin de règne, ouvre l'arène à toutes les prétentions et à tous les désordres.

Le roi Jean Casimir, inconsolable de la mort de la reine, son épouse, venait de descendre du trône. Les souverains de l'Europe s'intriguèrent pour lui donner un successeur qui fût dans les intérêts de chacun d'eux.

La cour de France mettait en avant l'illustre prince de Condé, le tzar de Moscovie, l'un de ses fils, et les nations attentives se demandaient quel serait le candidat de l'Empire. L'Impératrice mère rêvant la possibilité d'une couronne pour le prince qui allait être son gendre, usa de son ascendant sur l'Empereur, et malgré les ministres

princes d'Aversberg et Lobkowitz, ouvertement ennemis de la maison de Lorraine et partisans de l'alliance de France, elle obtint que l'on se déclarerait pour le prince Charles. Sa surprise fut extrême lorsque, faisant part de ce projet à son protégé, elle le vit accepter avec répugnance l'espoir qu'il faisait naître. Plein du sentiment de son droit, le prince n'avait de désir que pour la couronne ducale de Lorraine dont Charles IV, son oncle, cherchait à le frustrer, et le titre de Roi ne lui semblait pas une compensation. Prince exilé, il préférait les champs de bataille à une royauté étrangère.

Cependant comment s'opiniâtrer à vouloir faire accepter à sa fiancée une destinée errante et dépendante quand s'offrait l'occasion d'un trône ? Cette considération prévalut, et il s'en remit à sa protectrice du soin de sa destinée.

On songea aussitôt aux équipages ; mais le candidat à la couronne de Pologne n'avait pas de ressources suffisantes pour tenir un rôle aussi dispendieux. Si le dénûment est une épreuve, reconnaître par lui l'attachement de nombreux amis, n'est-ce pas là une simple et bien rare consolation ?

Le prince Charles l'éprouva tout entière, et, grâce aux prêts de quelques-uns de ceux qui l'aimaient à la cour, il eut bientôt réuni les sommes nécessaires à l'entreprise.

L'Impératrice engagea pour 220,000 livres de pierreries, et l'archiduchesse se dépouilla de ses objets les plus précieux, mettant déjà tout en commun avec son futur époux.

L'Impératrice douairière, jalouse de former au prince un cortège sûr et utile, détacha de sa cour plusieurs serviteurs dévoués, et c'est ainsi que j'accompagnai le prétendant à Turnowitz, ville qui s'élève sur les confins de la Pologne, du côté de la Silésie.

Le séjour du prince sur la frontière avait pour but de s'aboucher avec la petite noblesse du pays, qui l'accabla de ses visites bruyantes et tumultueuses. Il avait amené avec lui sa meute et s'efforçait de la faire servir à leur amusement. Par malheur, ces chasses raffinées ne convenaient guère aux habitudes sauvages des Polonais qui, à tout instant, y jetaient le trouble et le désordre. Les longs et copieux repas étaient bien mieux de leur goût.

Aussi y avait-il en permanence deux tables

abondamment servies, dont le prince et les gentilshommes faisaient les honneurs. Mais les convives devenant chaque jour plus nombreux, — tout le palatinat de Cracovie y passa, — force fut d'en établir une troisième dont le comte d'Angel eut la présidence, fonction dont il s'acquitta à sa gloire, car c'était un buveur émérite, capable de tenir tête même à des Polonais.

Il était indispensable de ménager ces gens-là et de leur faire bonne mine; c'étaient des électeurs, et le jour du vote, leurs voix compteraient comme celle du plus honnête homme. On les contentait, il est vrai, à peu de frais; pourvu qu'ils eussent à discrétion du vin, de la bière, du sel, du pain, avec du fenouil, ils n'en demandaient pas plus. On les hébergeait ainsi deux ou trois jours; après quoi on remettait à chacun d'eux un écu, et ils s'en retournaient chez eux satisfaits.

Le prince nomma son ambassadeur auprès de la diète, le comte de Chavagnac, gentilhomme français et son ami particulier. J'eus l'honneur d'être désigné pour l'accompagner et le seconder dans les démarches innombrables de son épineuse mission à Varsovie.

C'est en effet une rude tâche que celle de solliciter une couronne auprès d'électeurs aussi fiers et aussi nombreux que le sont les seigneurs polonais !

Toute la noblesse, grande et petite, participe au choix du souverain ; elle est très-jalouse de ce droit redoutable. Mais il entraîne à sa suite, à chaque changement de règne, des désordres considérables et à peu près inévitables. En outre, celui qui est pris soit dans leur sein ou au dehors par les électeurs pour être élevé au rang suprême, ne possède, d'après les constitutions de l'Etat, qu'un pouvoir très-limité et, avec une telle origine, il lui est difficile d'inspirer le même respect qu'un monarque de race royale. Il est fâcheux que la nation polonaise ne se soumette pas à l'ordre ordinaire de succession en sauvegardant, bien entendu, les libertés dont elle est si justement jalouse, et la prééminence utile de sa noblesse ; la liberté royale deviendrait ainsi plus forte et, communiquant de la force au pays lui-même, le rendrait plus redoutable aux ennemis de l'extérieur.

Malgré cela, combien de fois ce peuple généreux n'a-t-il pas combattu pour notre sainte

religion ; combien de fois n'a-t-il pas soutenu à lui seul le choc des hordes tartares ou turques et quels exemples de vaillance et de dévouement à la croix de Notre-Seigneur n'a-t-il pas donnés au monde ! Je devais tout d'abord cet hommage à une nation parmi laquelle j'ai vécu plusieurs années et qui se montra passionnément dévouée à la princesse dont j'écris l'histoire. J'en serai plus libre, et le lecteur ne sera pas exposé à prendre le change sur mon sentiment général, lorsque les nécessités du récit m'amèneront à rapporter des coutumes et des mœurs à moitié barbares, je le reconnais, mais qui ne peuvent cependant diminuer aux yeux des nations cultivées l'admiration que méritent sans partage les nobles et chevaleresques qualités des Polonais.

Nous quittâmes Turnowitz ; la suite de M. le comte de Chavagnac était honorable et pouvait faire figure parmi les ambassades des différents prétendants à la couronne polonaise. Elle se composait de douze gentilshommes — parmi lesquels je me trouvais, — de douze laquais et de six pages ; l'abbé Briquet remplissait les fonctions de secrétaire ; le père Richard celles de conseiller ; nous emmenions douze chevaux de main et em-

portions force présents, car il nous avait été assuré qu'un joyau placé à propos pouvait aider puissamment au succès de l'entreprise. Nous nous étions précautionnés, pour le temps du voyage, d'objets et de provisions de toutes sortes ; bien nous en prit, car, en Pologne, auberges et hôtelleries sont inconnues. Chaque voyageur, comme le philosophe Bias, doit tout porter avec lui, lit, victuailles, ustensiles ; il n'aurait autrement pour ressource, tout le long de la route, que certains bâtiments construits en bois et appelés *cartchama*, faits les uns comme les autres, et ne différant que par la grandeur. On y trouve une large écurie à deux rangs, avec un grand espace entre pour les chariots ; au fond une chambre, en précédant une seconde nommée *koméri*, et qui est une manière de garde-manger, où le maître du *cartchama* tient ses provisions, son avoine, sa bière, etc. La première chambre, qui est la plus vaste, possède un poêle et une cheminée relevée à la mode du pays et qui ressemble à un four. Tout voyageur, sans distinction de qualité, entre là de même que dans un lieu désert ; use du feu, fait sa cuisine, mange, dort et s'en va, sans se soucier de l'hôte, sans prendre congé, bornant tout rapport

avec lui au paiement des fourrages qu'il a fournis. Du reste, ces hôtelleries primitives et qui rappellent les caravansérails de l'Orient, sont en grand nombre et l'on en rencontre à peu près de demi-lieue en demi-lieue. Tous les villages un peu considérables possèdent au moins un *cart-chama*, qui appartient au seigneur du lieu et où, par l'intermédiaire d'un paysan ou d'un juif qu'il installe hôtelier, il fait débiter les produits de son domaine, foin, avoine, paille, bière et eau-de-vie, les seules choses que l'on trouve à y acheter. La race juive pullule et foisonne en Pologne ; on ne voit que juifs, et de la pire espèce, dans les villages et les gros bourgs. Ils font commerce de tout, tiennent les douanes, les biens, les salines, et, sans leur secours, on mourrait de faim en voyage. Le Polonais est belliqueux, magnifique, prodigue dans ses habits et ses festins, glorieux et superbe, mais bon et même débonnaire, prompt à s'irriter et prompt à s'apaiser ; il aime, le gentilhomme surtout, les splendides parures, mais il ne s'inquiète de rien, ne songe qu'à vivre au jour le jour de ce que la nature lui fournit autour de sa maison ; il a surtout un profond mépris pour le négoce et ne pense jamais au gain qu'il

pourrait en tirer. Aussi le voyageur ne trouverait-il qu'un élémentaire abri, si le juif spéculateur n'avait soin de pourvoir à d'autres besoins non moins essentiels. Les foires et les marchés regorgent de ces gens-là ; mais, chose digne de remarque, malgré leurs richesses considérables, ils sont tenus en tel opprobre qu'il ne leur est pas permis de franchir un rayon de 10 ou 12 lieues autour de Varsovie, si ce n'est pendant les diètes pour y vendre leurs marchandises. Quelle que soit leur opulence, une loi les oblige, sous peine d'amendes sévères, à être vêtus d'une méchante robe courte, et de couleur noire avec de simples fraises pour tout ornement. Leur malpropreté native ajoute à la sordidité de ce costume, et leur aspect est tout à fait repoussant.

Notre voyage eut lieu au commencement d'avril. Dans cette saison de l'année, la Pologne est encore froide et sans l'ombre de verdure ; la neige ne tombe plus ; celle qui a couvert le sol pendant l'hiver, demi-fondue et détrempée, délaye et défonce les chemins, et rend la condition du voyageur fort misérable. Le pays qu'il traverse n'aide pas à le réjouir : ce sont des plaines à perte de vue, uniforme et monotone paysage auquel les

villages, les demeures des gentilshommes et les *cartchamas*, que l'on rencontre, ne servent assurément pas d'ornement. Toutes les constructions sont en bois et très-basses ; les toits en chaume ou en planches placées sans ordre, enfumées et noircies parce que les cheminées n'ont d'issue que par la porte ; le tout enseveli sous la boue ou le sable. Les habitants complètent le tableau ; les enfants sont sans chemise et les paysans avec leur longue barbe, leur longue chevelure en désordre et leurs vêtements en peau de mouton présentent un aspect peu agréable. Ces villageois cependant, ainsi logés et vêtus, sont beaucoup plus à l'aise que ceux des autres royaumes. Ils sont chauffés et nourris sans qu'il leur en coûte rien ; les bois sont à l'abandon, et chaque cabane a un potager bien entretenu ; ils élèvent en outre beaucoup de bestiaux et ne payent qu'un léger tribut à leur seigneur.

Dans ces villages et ces pauvres bourgades, on voit de spacieuses églises merveilleusement ornées ; les dimanches et fêtes la foule s'y presse et y observe un maintien des plus édifiants : les Polonais, quel que soit leur rang, ont une foi sincère et exaltée. Tous se regardent comme les soldats de

la Croix ; aussi vont-ils au combat comme des phalanges célestes, le jour où il faut repousser le Turc ou le Tartare.

Après un voyage fatigant, ennuyeux et quelquefois même périlleux, nous arrivâmes enfin à Varsovie, qui est située à l'extrémité d'une vaste campagne, suffisamment belle, et se terminant à pic sur la Vistule. Sa position au fond de ces immenses plaines forme son plus beau coup d'œil. Elle est entourée, en forme de croissant, de vastes faubourgs plus considérables que la ville même et où sont situés les couvents et les résidences des seigneurs. Les rues sont larges, alignées, mais non pavées ; il en résulte l'hiver des abîmes de boue. De l'autre côté du fleuve sont les bourgs de Praga et de Scarchorf dont j'aurai plus tard occasion de parler.

On nous logea dans le quartier de Chariné, et peu de jours après, M. l'ambassadeur eut son audience du sénat qui le reçut très-honnêtement. Les autres ambassadeurs arrivèrent ensuite ; mais les Polonais ne nous avaient pas attendus pour commencer à disputer. Le dernier roi était de la race des Vasa, qui, par des élections successives, régnait en Pologne depuis plus de 70 ans.

Celui qui obtiendrait la couronne pouvait donc espérer de fonder à son tour une dynastie. La petite noblesse d'un côté, les grands de l'autre remplaçaient souvent les conciliabules par des rixes et des orgies, et plus d'une fois le sang coula dans Varsovie. Chaque seigneur entraînait dans la ville avec un nombreux cortège de clients et de domestiques, tout armés, et encombrait les rues et les places de chevaux et de provisions de toutes sortes. Il faut avoir vu ce désordre pour s'en faire une idée. Nous assistions souvent de nos fenêtres aux combats des pages et des valets. Ils usaient largement du bâton et forçaient les passants à combattre avec eux. Nous étions, comme les habitants ordinaires de la ville, obligés de barricader nos portes ; car, dans l'ardeur de la lutte, ces enragés ne se gênaient pas pour pénétrer dans les maisons et lancer par les fenêtres sur leurs adversaires des pierres et tout ce qu'ils trouvaient. On appelle ces sanglants divertissements combats des *klopeches*, du mot polonais *klopech*, qui signifie *jeune garçon*.

Le prince Michel Radziwill, puissant par ses richesses et le nom illustre qu'il portait, menait à sa suite 1,600 dragons ou heyduques, sans

compter ses gentilshommes ; le prince Boyeslas, autre grand seigneur, avait une escorte de 4,000 nobles ou soldats, le cortège des Saç, des Sapi-cha, était plus formidable encore, et enfin le prince Démétrius Wiseniowski avait amené une armée effrayante par le nombre et par l'indiscipline.

Nous vîmes arriver le grand maréchal de la couronne, le général Sobieski, l'un des seigneurs les plus illustres et les plus considérables de la noblesse. Fils et petit-fils de héros chrétiens qui avaient sauvé leur patrie du joug des Turcs et des révoltes des Cosaques, il était lui-même l'espoir et l'objet du respect de ses concitoyens. Je ne savais pas alors que j'aurais un jour l'honneur d'être admis dans sa familiarité ; mais un secret pressentiment, joint à tout ce que j'entendais dire d'honorable sur son caractère et ses talents, me le firent considérer avec plus d'attention que tout autre. Malgré un embonpoint précoce, qui nuisait à la beauté de sa physionomie, on voyait dans ses yeux, dans le port majestueux de sa tête, une partie des qualités de son âme. En vertu de sa charge, la première du pays, il devait maintenir l'ordre dans cette multitude turbulente, et,

malgré le corps de troupe considérable qu'il commandait, il n'y parvenait pas aisément.

Les intrigues de ruelles se mêlaient aux agitations de la place publique, et là les dames étaient reines ! L'ascendant qu'elles avaient sur leurs frères, leurs maris ou tous autres, les rendait redoutables. Aussi n'était-ce pas une des tâches les plus faciles des ambassadeurs que de nouer ou de dénouer tous les fils tenus par ces mains délicates. M. de Chavagnac y employa toutes les personnes de qualité de son ambassade, et je dois dire que jamais je n'intriguai autant. Il fallait être de tous les cercles, de tous les festins, écouter d'un côté et en même temps converser de l'autre, démêler quelle était de ces dames la plus influente, j'allais dire la plus perfide ; j'aurais cent fois mieux aimé essayer le feu d'une bataille. Celles-ci tenaient pour M. le prince de Condé ; celles-là pour le prince de Neubourg, et, en général, les plus jeunes penchaient pour le prince Charles, entre autres la belle princesse Radziwill, que sa mère, *partisane* de Neubourg, traita de folle en pleine assemblée.

La vérité m'oblige à confesser que le désir de faire valoir son parti ne poussait pas uniquement

chacune de ces nobles dames, et que souvent l'attrait du gain venait singulièrement en aide à leur ardeur. Celle qui, sous ce rapport, nous causa le plus de soucis fut M^{me} Sobieska, femme du grand-maréchal. Française de nation, fille du marquis de la Grange d'Arquin, elle avait été amenée en Pologne par la feue reine Marie de Nevers (1). C'était une femme remplie d'adresse et d'esprit ; rompue dès l'enfance aux négociations, elle en suivait les trames avec une habileté consommée. Souple et insinuante quand elle voyait profit, elle avait un grand fond d'ambition, une âme altière et dominatrice ; aussi exerçait-elle un empire extraordinaire sur son époux, dont souvent, il faut l'avouer, elle égarait le cœur généreux et trop empressé à lui complaire, dans des préoccupations d'une avidité regrettable pour la réputation de l'un et de l'autre. A ces séductions de

(1) Marie de Gonzague-Nevers épousa en premières noccs Wladislas, roi de Pologne, et en secondes Jean Cazimir, son successeur et son frère. Ce dernier avait été jésuite et cardinal. Devenu roi par la mort de Wladislas, il obtint des dispenses pour épouser sa belle-sœur ; mais ayant perdu cette princesse, la douleur le dégoûta du gouvernement ; il abdiqua, se retira en France, devint abbé de Saint-Germain-des-Près, où l'on voit encore son tombeau.

l'esprit, madame Sobieska joignait celles de la beauté; son air était noble et assuré, sa physiologie gracieuse, et à l'occasion pleine de caresses. Elle témoignait pour la fortune de son mari une activité infatigable, et celui-ci, ne comprenant pas le mobile égoïste de cette conduite, se montrait fort reconnaissant envers sa femme et en était, je crois, très-épris. Dans les cercles les plus brillants, il ne laissait pas que de lui donner les noms les plus tendres, l'appelant publiquement « mon cœur ! chère et bien-aimée Mariette ! » façons qui nous comblaient d'étonnement.

Un jour, un neveu du grand maréchal vient prier M. l'ambassadeur de se rendre à un tête-à-tête que lui proposait madame Sobieska. M. l'ambassadeur, fort surpris, consentit à l'entrevue, et au moment de s'y rendre, regardant à sa montre garnie de pierreries, il reçut, de la part de ce seigneur, des louanges si exagérées sur ce bijou, qu'il crut devoir, après quelques résistances de forme, l'obliger à l'accepter. Le présent charma si fort l'envoyé qu'il ne put se tenir de dire à M. de Chavagnac qu'il agissait trop honnêtement à son égard pour ne pas l'avertir officieu-

sement que l'évêque de Béziers, ambassadeur de France, devait, caché derrière une tapisserie, assister à la conférence. L'avis était bon, car la dame avait à proposer un traité en plusieurs articles, se résumant ainsi : Si le prince de Lorraine était élu, l'économat de Sambor qui rapporte 100,000 livres de rentes, devait être donné au grand maréchal ; madame Sobieska voulait pour elle-même le gros diamant, valant 400,000 livres, que Son Altesse avait reçu du duc Charles ; l'évêque de Béziers aurait promesse du chapeau de cardinal, comme prix de son abandon de la cause du prince de Condé ; Son Altesse épouserait la sœur de la feuë reine Marie, enfin la Pologne deviendrait l'alliée de la France contre l'Empereur, en récompense de quoi, M. l'ambassadeur, Français de nation, recevrait le bâton de maréchal de France. M. de Chavagnac ne cacha point l'indignation que lui causaient ces étranges ouvertures, n'allant à rien moins qu'à lui proposer de trahir l'Empereur son maître, qui l'avait seulement détaché auprès du prince de Lorraine ; puis, sans insister sur les autres termes du marché, il fit comprendre que le prince, qu'il représentait, lié par des nœuds déjà chers à son cœur,

ne pouvait plus disposer de lui-même, pour épouser la princesse de Gonzague. La conversation dura sept heures, et l'on se sépara sans avoir rien conclu.

Ce n'est pas tout ; les dames polonaises n'employaient pas seulement la grâce et le manège pour enivrer leurs adversaires ; le vin — j'en ai honte pour elles — devenait fréquemment leur allié, si bien que les hommes en étaient réduits à les laisser boire toutes seules et à se retirer à part pour parler affaires. Une fois, cependant, M. l'ambassadeur ne put échapper à temps et dut vaillamment leur tenir tête. La princesse Radziwill mère, s'emparant d'un grand gobelet d'or rempli jusqu'aux bords de vin sucré, le lui porta, en buvant à la santé de Neubourg. M. de Chavagnac la supplia de boire à la sienne d'abord, puis à celle des dames présentes ; la princesse donna son agrément et fit remplir un second gobelet que l'ambassadeur vida en l'honneur de la princesse, des dames et de la maison de Neubourg. M^{lle} Radziwill porta ensuite la santé de Lorraine, M. l'ambassadeur y répondit par celle de sa jolie protectrice, et, de santés en santés, nous dit-il lui-même, je me serais trouvé, si j'avais bien

compté, avoir bu plus de trois bouteilles de vin, et mangé au moins toute une livre de sucre.

Nous étions souvent priés à des festins magnifiques, tantôt à la suite de M. l'ambassadeur, tantôt pour notre propre compte. On me permettra quelques détails sur ce genre de réjouissances, fort différentes de celles de notre pays.

Les Polonais font une énorme consommation d'épices de toutes sortes. Les viandes qu'ils servent ont belle apparence; les plats sont dressés avec art, et leur vue fait naître déjà l'appétit; mais si l'on se risque à goûter à ces ragoûts, il est rare qu'on y revienne, et une sobriété merveilleuse se répand bientôt forcément parmi tous les étrangers. Seuls, les Polonais peuvent supporter et apprécier ces épices brûlantes, le safran et le sel prodigués à outrance par les cuisiniers, et dont le but principal est d'exciter à boire. Sur des pâtés dorés on place souvent des animaux cuits tout entiers et dont on a savamment ménagé les plumes et le poil. Le nombre de santés que l'on porte est incalculable, et, pour la commodité des convives, de petits tonneaux placés sur des chariots, tirés par de jeunes servants, circulent autour de la table, et chacun y remplit les coupes

immenses qu'il a devant soi et qu'il doit vider d'un trait. Chaque famille tient à honneur de posséder depuis des siècles de ces belles coupes précieuses par la matière et le travail. Aux naissances, aux mariages, on en ajoute de nouvelles, et l'on pourrait les grouper par générations. Au dessert, on ôte la nappe de lin, sur laquelle on a mangé, une seconde en satin cramoisi qui en cachait une troisième en réseau d'or et d'argent, brodée de fleurs variées. On étend sur celle-ci une autre nappe du plus fin tissu et on la couvre de vases d'or, d'argent ou de vermeil, quelquefois au nombre de 100, remplis de massépains ; on place en même temps de petits arbres imités en pâte et dorés et dont les fleurs et les fruits sont tissés d'or et de soie. Ce dessert n'est que pour les yeux, il ne paraît qu'un instant ; on l'enveloppe avec la plus grande dextérité dans toutes les nappes dont j'ai parlé, et l'on se trouve alors devant un tapis plus ou moins somptueux de Turquie, le plus souvent, et tramé d'or et d'argent.

Le moment de l'élection approchait. Les grands en avaient voulu fixer l'époque au mois de février. La cherté des vivres dans cette saison aurait empêché la multitude de venir y prendre

part ; mais la petite noblesse ne se laissa pas prendre au piège, et exigea, ainsi qu'elle en avait le droit, que la convocation se fît au mois de mai. Fatiguée des menées étrangères, qui sous les derniers règnes avaient agité la Pologne, elle voulait élire un *Piast*, c'est-à-dire un gentilhomme du pays, et elle était fermement résolue à combattre par le nombre de ses voix l'influence des grands seigneurs, vendus trop souvent aux cours étrangères.

Pour assurer aux opérations de la diète une indépendance, tout au moins apparente, les ambassadeurs des prétendants étrangers et leur suite sont exclus, non-seulement du champ d'élection, mais de Varsovie et des villages de Pouvarski et de Vola avoisinant le champ d'élection, et dans lesquels il est facile de trouver à louer des habitations. Nous dûmes donc nous contenter de voir les préparatifs de cette mémorable cérémonie. Elle a lieu, — je l'ai dit précédemment, — dans cette partie de la vaste plaine de Varsovie comprise entre Vola et Pouvarski et proche de la Vistule. C'est un immense carré, entouré d'une levée de terre, avec deux ouvertures aux extrémités. On le nomme *Kolo*, ce qui, en langue po-

lonaise, s'applique à tout ce qui a une forme ronde ; la noblesse en effet y décrit un cercle dans lequel se trouve un espace couvert réservé aux sénateurs du royaume.

On délibère et on vote ainsi en rase campagne ; la noblesse (seule admise à voter) est à cheval et armée, déployant le plus grand faste, suivant les moyens de chacun. Tout autour de ce champ retranché se dressent les tentes des soldats, et la campagne est, à perte de vue, couverte de corps de garde. On peut aisément se figurer le désordre d'une pareille assemblée, et la difficulté d'y arriver à un accord.

Dans l'occasion qui nous occupe, cinq semaines se passèrent en tumultes, en assauts, en courses sans fin, en provocations sanguinaires. L'ambassadeur moscovite menaçait de loin avec une armée de 80,000 soldats, et quels soldats ! de vrais barbares ! Mais les Polonais ne se laissaient point intimider et ne voulaient à aucun prix d'un maître pris dans le sein d'une nation si souvent vaincue et humiliée par eux. M. le prince de Condé était repoussé par un parti puissant ; il ne restait donc que le prince de Neubourg et Son Altesse de Lorraine. Ce dernier prince semblait avoir

toutes les chances. Ce n'étaient pas, cependant, ses largesses présentes ou futures qui pouvaient lui attirer les suffrages. On le savait pauvre et mal *regardé* de la fortune ; il n'avait pu guère promettre qu'un pont en pierre sur la Vistule, mais c'était l'un des princes les plus valeureux de l'Europe ; le Turc connaissait déjà sa vaillante épée, et la nation polonaise était en droit d'espérer que, sous un semblable chef, elle pourrait encore, à l'occasion, soutenir le choc des ennemis de Dieu et les repousser des pays chrétiens ! On doutait si peu que M. de Lorraine ne fût roi, que le bourgmestre de Varsovie s'était rendu auprès de M. l'ambassadeur et lui avait demandé dans quel quartier il désirait qu'on lui bâtît un palais (1).

Enfin tout concourait si bien à entretenir nos espérances, que, lorsqu'après cette longue attente de six semaines, nous entendîmes les coups de canon annonçant que l'élection était faite, nous nous écriâmes tous ensemble, M. l'ambassadeur

(1) L'offre du reste n'était pas excessive. Les palais, dans le genre de celui dont la ville voulait faire cadeau à l'ambassadeur, sont en bois ; les planches en sont préparées à l'avance, et il suffit de trois semaines pour en dresser un, quelle que soit sa dimension.

en tête : « Vive Charles de Lorraine, roi de Pologne ! » Nous étions encore dans l'ivresse de notre joie, lorsque des courriers apostés par nous, accourant avec des visages consternés, nous firent trop vite comprendre quelle était notre erreur. En effet, la petite noblesse l'avait emporté ; un *Piast* avait été élu ; il se nommait Michel Koributh Wiszniowiecki : nous entendions prononcer son nom pour la première fois.

Nous retournâmes en toute hâte à Varsovie, où nous trouvâmes le peuple dans l'enthousiasme, et faisant retentir ces cris : Vive le roi Michel ! Après l'effervescence des premiers moments, nous apprîmes que la grande maréchale n'était pas pour peu dans l'événement. Elle n'avait pu obtenir du désintéressement de son mari l'autorisation de recevoir des mains de M. de Chavagnac ce gros diamant du duc François, dont j'ai fait mention, et qu'elle convoitait si ardemment. Croyant tout gagner en gagnant du temps, elle avait cherché à prolonger l'élection. Le palatin de Podolie et Jablonwski, qu'elle dominait, s'étaient prêtés à cette manœuvre, et aidés par Opalinski, aussi gagné par elle, ils avaient proposé à la diète ce Michel Koributh

dans l'espoir que ce choix étrange discuté et repoussé, selon toute vraisemblance, amènerait de nouveaux délais. Il n'en fut pas ainsi. La petite noblesse, heureuse de voir élire n'importe quel Piast, saisit l'occasion au bond et s'écria d'une voix unanime : Vive notre roi Michel ! Les grands, surpris, entraînés malgré eux, ne surent ni s'unir ni prendre une prompte résolution, et l'élection fut faite. Enfin, comme dernier renseignement, on nous dit que le nouveau roi, bien que de noble race (il était fils du prince Visçniowiecki, qui avait sauvé la Pologne d'une invasion de Kosaks), avait été élevé dans la pauvreté, et avait usé sa jeunesse dans la plus basse débauche ; qu'il était d'une gloutonnerie indescriptible, d'une grosseur physique repoussante, et que son esprit, naturellement peu ouvert, en était arrivé, grâce aux excès de toutes sortes, à l'abrutissement le plus complet.* Aussi lorsque l'archevêque de Gnesne, inter-roi, prenant place sur l'estrade préparée à cet effet, prononça les paroles d'usage en pareil cas : « Je nomme roi de Pologne et de Lithuanie, Michel Koributh Wisçniowiecki, et prie le Roi céleste qu'il venille assister le roi que les éternels décrets de sa providence nous résér-

vait et qu'il lui plaise de rendre le nouveau règne heureux pour la république et surtout profitable à la sainte religion catholique, » celui qui en était l'objet ne comprit pas d'abord qu'il s'agissait de lui ; puis il se mit à pleurer et alla se cacher parmi les gentilshommes de son palatinat. On eut grand'peine à le décider à monter sur le char pour recevoir l'hommage de ses nouveaux sujets. Singulier choix en vérité que celui qui venait d'être fait et déplorable résultat d'un système de royauté, destiné à donner la couronne au plus digne !

Notre présence en Pologne devenait sans objet ; M. l'ambassadeur hâta son départ ; eut une audience de congé du nouveau roi et nous regagnâmes Turnowitz. Le prince de Lorraine vint au-devant de M. de Chavagnac et lui fit un accueil aussi empressé, aussi amical que si l'ambassadeur lui eût rapporté la couronne. Fermeté bien rare, admirable soumission à la volonté de Dieu dont une âme chrétienne est seule capable !

Il était à supposer que le prince obtiendrait alors de conduire à l'autel son auguste fiancée, mais cette espérance, elle aussi, allait être déçue.

L'Empereur tout d'abord donna au prince les

plus vifs témoignages de sympathie et d'affection. Celui-ci y répondit comme la reconnaissance lui en prescrivait le devoir, se réjouissant, disait-il, de rester à son service, de consacrer son bras à la défense de ses États sans cesse menacés par les Turcs. Il allait épouser sa sœur, et fonderait une famille de serviteurs dévoués, qui, s'ils rentraient jamais dans le patrimoine de leurs ancêtres, seraient les alliés les plus fidèles de l'Empire. La princesse, de son côté, protestait être heureuse de ne pas quitter son pays ni sa mère, et qu'elle avait plus redouté qu'envié une couronne qui l'eût condamnée à l'exil dans un pays divisé et à moitié barbare. Mais l'Empereur ne se consolait pas de cet échec, ne pouvant comprendre le motif qui avait poussé une nation se piquant de fierté, à choisir pour son roi un simple gentilhomme qui avait à plusieurs reprises et toujours en vain sollicité une clef de chambellan dans la maison de l'une des archiduchesses !

Malheureusement le prince de Lobkovitz, qui n'abandonnait pas sa haine contre le duc de Lorraine, changea les dispositions du maître. Il représenta à l'Empereur que le mariage projeté pour sa sœur, raisonnable si le prince Charles

eût fondé une dynastie en Pologne, devenait en quelque sorte un défi au roi de France, le prince restant prétendant de la couronne ducale. D'autre part, ajoutait-il, les Turcs et les Hongrois se faisaient chaque jour plus menaçants. Pour leur résister, une alliance avec la Pologne ne serait-elle pas indispensable ? Et qui mieux que la princesse, si sage, si chrétienne, si séduisante, pourrait négocier ce grand intérêt catholique ? Il lui paraissait donc que c'était le roi Michel et non le prince de Lorraine qu'il fallait lui donner pour époux. Ces paroles indignèrent l'Empereur ; il ne voulait pas, s'écria-t-il, sacrifier sa sœur, l'arracher à un attachement qu'il avait autorisé et favorisé, pour la livrer à un souverain indigne par ses vices aussi bien que par sa naissance de mêler son sang à celui de Hapsbourg ! Mais l'Empereur était faible, et le ministre patient ; il revint à la charge, exploita, en les exagérant, les nouvelles que l'on avait de Turquie et des préparatifs de guerre qui s'y faisaient ; enfin, sans attendre les ordres de son maître, il chargea l'ambassadeur de l'Empereur auprès du roi Michel d'agir dans ce sens à Varsovie. L'intrigue réussit, et peu après, le comte de Schafgotsh écrivit offi-

ciellement à sa cour que le roi de Pologne désirait une alliance avec la famille impériale. Lobkowitz déclara que ce qu'il avait prévu s'accomplissait, et qu'il n'y avait pas à reculer.

Après mille hésitations, l'Empereur, partagé entre les reproches de son cœur et sa faiblesse pour son ministre, se décida à faire part des nouveaux projets à l'Impératrice sa mère. L'autorité maternelle face à face avec celle du souverain amena une de ces crises où la voix de la nature eût triomphé si l'astucieux Lobkowitz n'eût pas repris pied à pied le terrain gagné par l'Impératrice. Cette princesse, émue d'une noble indignation, déclara que jamais elle ne serait le bourreau de sa fille, et ne manquerait volontairement à une parole donnée, surtout envers un prince malheureux et proscrit. Elle ne voulut pas permettre que l'on parlât à la princesse de ce projet, et se refusa absolument à lui en parler elle-même. Elle continua à recevoir journellement le prince de Lorraine, et à autoriser, comme par le passé, de longs entretiens entre les jeunes fiancés.

La princesse, cependant, habituée comme elle était à lire sur le visage de son auguste mère,

ne tarda pas à y apercevoir la fatigue d'une douleur secrète, cherchant à se maîtriser. Les soins maternels étaient les mêmes, plus *tendres*, s'il était possible, mais au milieu de ces effusions se trahissait souvent une tristesse inexplicable. Dans l'affection, plus tendre et plus maternelle que jamais, qu'elle témoignait au prince, perçait comme un sentiment de compassion. Ces nuances n'échappèrent pas à la clairvoyante princesse et remplirent son âme d'une vague inquiétude. Sans pouvoir se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, elle avait comme la prescience d'un immense malheur planant sur sa vie. La catastrophe éclata. Profitant de ce que l'Impératrice était allée, comme elle en avait la coutume, passer sa journée dans un couvent, l'Empereur, suivi de son ministre, se rendit inopinément chez la princesse sa sœur. Celle-ci ne fut point étonnée de la visite de son auguste frère, car la famille impériale, entourée de toutes les pompes de la puissance, n'en a pas moins conservé, dans son particulier, les habitudes les plus simples et les plus intimes ; mais la présence de Lobkowitz ne laissa pas que de l'étonner, et lui donna le pressentiment des événements les plus graves.

Après les phrases d'usage en pareille situation, le ministre prit résolûment la parole. Il exposa à la princesse le mauvais état des affaires de l'Empire, les dangers incessants que lui faisaient courir les infidèles et les Hongrois, et le besoin que l'on avait de l'amitié, ou tout au moins de la neutralité du roi de France. Il fallait donc éviter à tout prix d'irriter ce monarque ; c'est pourquoi, si elle voulait épouser le prince de Lorraine, elle devait obtenir de lui préalablement au mariage une renonciation formelle de ses droits à la couronne ducal. Lobkowitz était l'ennemi personnel du prince, la princesse ne l'ignorait pas ; mais elle n'avait besoin que de ses sentiments d'honneur pour être éclairée en cette occasion. Se tournant du côté de l'Empereur son frère, et n'adressant la parole qu'à lui seul, elle protesta tout d'abord de sa soumission, et que l'un des bonheurs de sa vie était d'unir la tendresse de la sœur à l'obéissance de la sujette ; en épousant le prince de Lorraine, elle conserverait probablement ce dernier titre toute sa vie, car les chances de monter sur le trône ducal étaient bien faibles ; mais, ajouta-t-elle, jamais elle ne demanderait à son fiancé le sacrifice de son honneur ; elle

aimerait mieux, quoi qu'il dût lui en coûter, renoncer à lui pour toujours. Lobkowitz, habile à saisir les occasions, profitant aussitôt de ce cri, échappé à l'indignation et à la douleur, déclara qu'il se verrait à regret contraint de se retirer des affaires publiques, si un semblable mariage s'effectuait, ce mariage devant rompre toutes les mesures avec le roi de France et lui donner tout prétexte de prêter main-forte aux rebelles et aux infidèles, ce à quoi il n'était que trop enclin. L'Empereur, ainsi placé entre deux craintes, dit à la princesse, avec cette cruauté que les âmes faibles puisent souvent dans leur faiblesse même, qu'il ne lui permettrait jamais d'épouser le prince de Lorraine et qu'il fallait dès à présent renoncer à lui. Lobkowitz, voyant son maître arrivé au degré d'irritation et de résolution qu'il lui voulait, rentra dans le silence et ne se mêla plus activement à l'entretien. Le monarque, continuant, fit connaître à sa sœur qu'il disposerait d'elle selon son bon plaisir, que les archiduchesses devaient sacrifier à l'intérêt du pays celui de leur avenir; enfin, termina-t-il sans plus de transition, non-seulement elle n'épouserait pas le prince de Lorraine, mais elle devait se préparer à accorder sa main au nouveau

roi Michel, parce que l'Empire et la chrétienté avaient besoin de l'alliance de la Pologne. A ces mots, la princesse s'écria que l'Empereur avait le droit d'empêcher son mariage, mais non celui de la livrer malgré elle ; que, depuis l'élection, il était question sans cesse de l'abrutissement de ce roi auquel on la destinait ; elle parla avec l'éloquence du désespoir. Mais l'Empereur persista à répondre que l'Empire était en péril, que les Turcs alliés aux Hongrois menaçaient à toute heure la chrétienté, et que l'alliance de la Pologne était indispensable pour résister à ces terribles ennemis. Quoi ! disait Lobkowitz par la bouche de son maître, une princesse élevée dans la piété la plus austère, reçoit de Dieu la mission de sauver son peuple, et elle préférerait à ce devoir la vie qu'elle s'est choisie ! La chrétienté attend d'elle un secours éminent, et elle reculerait ! Une archiduchesse se refuserait à ce que son souverain lui demande comme un service ! Ces arguments, si bien trouvés pour toucher le cœur d'une princesse inexpérimentée, mais profondément chrétienne, consternèrent celle dont nous retraçons la vie. Elle m'a souvent dépeint, dans ses dernières années, la lutte

intérieure qui s'éleva en elle entre son inébranlable fermeté et la générosité de sa foi. Elle devait être à la fois martyre et parjure, ou abandonner la mission que Dieu semblait lui confier. La douleur et le saisissement paralysèrent pour un moment cet affreux combat ; elle n'eut plus que la force de fondre en larmes, et de demander à son frère la permission d'aller rejoindre l'Impératrice. Mais il fut impossible de lui arracher le consentement que Lobkowitz exigeait sur l'heure, et on dut la laisser à elle-même. L'Impératrice était revenue au palais, et ayant appris que l'Empereur était chez la princesse avec son favori, elle comprit que sa malheureuse fille savait tout, et c'est dans la plus grande anxiété qu'elle attendait le moment de la retrouver. Par une malheureuse fatalité, le prince Charles, qui entrait librement chez sa mère adoptive, survint en ce moment, et la trouvant dans la plus vive agitation, ne put lui arracher la confidence de sa peine ; mais la princesse étant arrivée le visage baigné de larmes, la surprise, la douleur, la tendresse firent qu'il apprit dans tous ses détails ce qu'on voulait encore lui cacher. Ce fut son tour d'avoir l'âme déchirée. Je vous sacrifierais tout, disait-il à sa

- fiancée, tout ! excepté mon honneur ; mais je suis pauvre, dépouillé, je n'ai rien à vous sacrifier que cet honneur dont vous ne voudriez pas, car alors je ne serais plus digne de vous. Je ne serai jamais duc de Lorraine, mais je dois conserver intacts les droits de ma naissance ; mon sang, ma vie sont à vous, à l'Empereur, mon cœur vous appartient tout entier. Si je dois vous perdre, Dieu et son service seront mon seul refuge ! Mais vous, n'oubliez pas, tout rigoureux qu'ils soient, vos devoirs de chrétienne et de princesse ; on vous dit que vous devez souffrir pour la défense de la croix ; si renoncer à moi est digne de quelques larmes, pleurez, mais n'en suivez pas moins le rude sentier de ce nouveau calvaire. Quand je vous verrai sur ce trône, la tête ceinte d'une couronne, je saurai que c'est une couronne d'épines, et j'unirai votre sacrifice aux combats que je livrerai aux ennemis de Dieu ! Ce sera notre seul lien, mais un lien indissoluble, éternel ! Je ne veux pas vous arracher à l'obéissance envers Dieu, envers votre Empereur et votre frère. Adieu, adieu, priez pour moi, comme je prierai pour vous ! Et, quittant l'appartement, il laissa les princesses abîmées de douleur et de surprise.

Pour qui a connu l'âme noble et stoïque du prince de Lorraine, cette résolution soudaine n'a rien d'étrange. Ne trouvant dans son cœur que des sentiments généreux et droits, il n'avait pas à faire un choix entre ceux-ci et des vues plus mesquines ; les élans du premier mouvement lui dictèrent donc la même conduite que lui auraient suggérée des réflexions profondes. Après quelques heures de repos, il fit demander à l'Empereur la permission de venir l'entretenir.

L'Empereur, jugeant bien de quoi il s'agissait, n'osa pas subir des reproches qu'il savait si bien mériter, et envoya son ministre à celui qu'il avait toujours appelé du doux nom de frère. Lobkowitz, heureux de la commission, se présenta chez le prince, s'appêtant à exposer avec un insolent respect les circonstances de l'affaire, mais sa haine n'eut pas cette satisfaction. Le prince prenant aussitôt la parole, lui déclara qu'il n'oublierait jamais les bontés de l'Empereur à son égard, qu'il se souviendrait toujours que, prince exilé, il avait été traité par lui en frère et qu'il n'aurait pas l'ingratitude d'abuser de la confiance que la princesse lui témoignait pour l'engager à désobéir à son souverain ; qu'il l'avait même engagée

à accepter la main du roi de Pologne, puisque l'intérêt de la chrétienté l'exigeait, mais que dans une douleur sans consolation, il ne pouvait avoir qu'un désir : celui d'aller exposer sa vie en combattant les ennemis de Dieu et de l'Empereur, qu'il demandait donc à partir immédiatement pour la Hongrie, priant le ministre d'appuyer sa demande auprès de l'Empereur. Lobkowitz, presque fâché d'une si facile victoire, stupéfait de tant de fermeté, promit ce que le prince demandait, et quelques jours après, ce dernier partit pour Temeswar sans avoir revu celle qu'il aimait. Tout n'était pas fini cependant. La princesse ne consentait pas au mariage qui lui était imposé, et son auguste mère encourageait ouvertement sa résistance. Elle voulut même quitter la cour et aller s'enfermer dans un couvent, pleurer aux pieds de Dieu et se consacrer à lui seul.

La princesse avait souvent confié le soin de sa conscience à un moine, appelé le père Dominique, Lorrain de naissance, et qui était venu à Vienne par l'ordre de ses supérieurs. Le père Dominique était en grand renom de sainteté; plusieurs même assurent qu'il avait le don des

miracles. Je n'ai rien à dire à ce sujet, mais je puis affirmer que c'était assurément l'homme le plus humble et en même temps le plus raisonnable que j'aie jamais rencontré. Chargé fréquemment par les princesses de la distribution d'aumônes considérables, il était admis à l'honneur de leur intimité, et avait béni d'un cœur paternel l'attachement du prince lorrain pour l'archiduchesse. Ce fut lui que cette princesse fit appeler pour lui faire part de ses douleurs et de ses résolutions. Calmant peu à peu l'orage qui grondait dans ce cœur déchiré, il lui fit envisager sous un aspect vraiment chrétien les obligations de sa vie ; l'irritation, le désespoir n'étaient pas une vocation, la voix de Dieu était bien plus dans un sacrifice imposé que dans un sacrifice choisi. Que ferait-elle dans un cloître ? elle verserait des larmes stériles, tandis que, sur le trône, nouvelle Hedwige (1), elle servirait efficacement la cause des chrétiens. Pour dernier argument, le père Dominique montra à la princesse une lettre

(1) Sainte Hedwige, reine de Pologne, naquit en 1374. Elle épousa Jagellon, duc de Lithuanie et unit ainsi sa couronne à celle de ce pays. Elle convertit son mari au christianisme.

qu'il avait reçue du prince Charles, et dans laquelle cet homme généreux lui suggérerait toutes les réflexions qu'il venait de faire, ne voulant pas, triste exilé, jeter le trouble dans la famille de ses bienfaiteurs. Enfin, un jour, après avoir prié et pleuré devant la croix, la princesse, se levant soudain et tendant les bras vers le Dieu crucifié, s'écria : « Eh bien ! mon Dieu, j'obéirai ! » Le sacrifice était consommé. Lobkowitz avait gain de cause, et l'Empereur, délivré de toutes ces agitations, rentra dans son calme accoutumé et oublia bientôt qu'il avait brisé deux nobles cœurs. Le comte de Schafgotsk n'ayant jamais complètement rompu la négociation du mariage, fit entendre à la cour de Pologne qu'elle pouvait hasarder la demande de la main de l'archiduchesse Marie Éléonore pour le roi Michel. Elle lui fut accordée aussitôt, et nous ne tardâmes pas à apprendre que le vice-chancelier Olszowski arrivait à la tête d'une brillante ambassade pour recevoir officiellement la future reine et l'em-mener en Pologne.

Tous ces tristes événements avaient été accueillis à la cour de diverses manières. Les partisans de Lobkowitz y avaient applaudi, et ils

étaient nombreux, car tout le monde savait quelle était son autorité sur l'esprit de l'Empereur; en outre, les Turcs étaient fort redoutés, et peu importait de leur sacrifier une victime innocente, si l'on devait à ce prix les éloigner.

Cependant les touchantes vertus de la princesse, les nobles qualités du prince, en outre de la sympathie qu'inspire toujours un attachement sincère et pur, leur avaient acquis, il est vrai, quelques cœurs désintéressés. Ceux-là les plaignaient en silence, n'osant accuser l'Empereur de faiblesse; mais, sauf ces rares exceptions, les courtisans, on aura peu de peine à le croire, se laissèrent gagner par l'attrait du spectacle nouveau qu'allait offrir l'ambassade annoncée, et l'attente des fêtes brillantes dont ce mariage royal serait l'occasion occupa et absorba exclusivement tous les esprits.

Obszowsky partit de Varsovie au commencement de l'hiver; le voyage exigea plusieurs semaines, tant la saison était rigoureuse et la suite de l'ambassadeur nombreuse. Ce fut seulement dans le mois de janvier qu'il arriva à Vienne. L'entrée solennelle eut lieu quelques jours après.

Aux diètes d'élection royale et dans les ambassades extraordinaires, les Polonais ont l'habitude de revenir aux coutumes de leurs aïeux, pour le costume et la parure de leur personne, l'ornement, l'enharnachement des chevaux, et pour tout ce qui a trait au cérémonial. On ne manque pas à cette étiquette ; aussi, dans le long cortège qui défila sous nos yeux, ne découvrait-on aucune arme à feu, mais, en revanche, un pompeux étalage de pierreries, d'armes ciselées et d'étoffes précieuses amassées de génération en génération dans les familles, et qui ne sortent que pour ces rares occasions. Placé à l'une des fenêtres du palais, je ne perdis aucun détail du spectacle de la rue, et je pus ensuite assez facilement me glisser dans la foule des courtisans et jouir également de la scène de l'intérieur. Cent gentils-hommes polonais superbement vêtus, admirablement montés, formaient la tête du cortège. Leurs habits de dessus, de toile d'or persique à fleurs ou de velours plein, étaient doublés et bordés de zibeline ou de peaux de pieds de panthère d'un prix inestimable. Sous ces magnifiques dolmans, ils avaient de riches tuniques de drap d'or ou de brocart d'or, d'argent ou de soie, dont les fleurs

et les façons étaient l'ouvrage des dames polonaises. Les bonnets appareillaient les tuniques, et étaient doublés de pointes de martre et surmontés d'aigrettes de plumes de héron noir ou d'épervier, attachées par des agrafes de pierreries. Leurs chevaux, peints en rouge vermillon, étaient caparaçonnés de velours de diverses couleurs, brodé d'or et d'argent, et les brides, en or pur ou en argent doré, étincelaient de toutes sortes de pierreries. Les chevaux avaient, en outre, sur la tête et aux deux côtés du col, de grandes aigrettes noires de plumes de héron. A l'arçon de la selle pendait un grand cimenterre d'or ou d'argent doré, garni de perles, de diamants et autres pierres fines. L'ornement le plus singulier, c'était l'arc et le carquois garni de flèches que quelques-uns d'entre eux portaient. Rien n'était plus splendide et ne rappelait mieux les Perses, dont nous parlent les anciens.

Le cortège particulier de l'ambassadeur, vice-chancelier du royaume, suivait cette brillante avant-garde. D'abord des pages appartenant à la plus haute noblesse, tous vêtus de drap d'or, avec des justaucorps en fourrure de loup blanc; ils portaient sur des coussins cramoisis les pré-

sents que le roi de Pologne envoyait à la princesse. Malheureusement, le trésor de la république était si épuisé que l'on n'avait pu rien obtenir des Juifs de Varsovie qui ne prêtent qu'à bon escient, et les bijoux destinés à la future reine étaient, il faut le dire, assez médiocres, mais de loin cela brillait, et le public n'en demandait pas davantage.

Le vice-chancelier s'avancait seul, flanqué de deux pages qui tenaient son cheval par la bride. Ce cheval était fort beau, ferré d'argent, et peint de différents ornements en vermillon. La housse en tapis de Turquie, battue d'or et d'argent, était bordée d'une large fourrure de martre; la selle, toute cloutée de turquoises et de perles; à l'arçon pendait un bouclier rond recouvert d'une peau tannée où étaient peints différents sujets; le milieu se bombait et se terminait par une pointe en fer, sortant d'une rangée de clous d'acier. Le vice-chancelier portait une ample robe de soie rouge, flamboyante d'or, de broderies et de perles, et doublée également de martre; il était chaussé de bottes de maroquin jaune, avec des talons de fer, il portait à son cou un collier, formé de différentes pierreries. Un carquois d'or plein de

flèches, un arc garni de clous de diamants, un large sabre, retenu par des cordons de soie, complétaient cet ajustement tout oriental. Sur la tête, il avait un bonnet de même étoffe que sa robe, fourré et surmonté d'un splendide panache que retenait une agrafe, dont les torsades s'enroulaient autour du bonnet, au-dessus de la fourrure. L'ambassadeur, du reste, pas plus que les gens de sa suite, n'avait gants ni linge apparent, et cet usage, bien que déjà connu de moi, me choqua comme chose nouvelle. Au demeurant, toute cette magnificence avait grand besoin de n'être vue qu'en gros; ces habillements, que tant de générations avaient portés, conservaient un aspect froissé, fripé et négligé et ne se tiraient d'affaire que par l'éloignement et l'ensemble. Derrière le vice chancelier venaient une seconde troupe de pages, plusieurs rangs de gentilshommes, vêtus comme les premiers, enfin divers carrosses de forme antique et couverts de dorures, ainsi que les harnais des vigoureux chevaux qui les traînaient. Arrivé dans la cour du palais, l'ambassadeur mit pied à terre, et suivi de ses gentilshommes et de ses pages, il pénétra dans le vestibule impérial où l'attendait une députation

des plus considérables de la cour. On le conduisit dans la salle où il devait faire la demande officielle de la princesse à l'Empereur et aux Impératrices. La future reine se tenait à côté de son illustre mère, placée elle-même auprès de son fils. La princesse était vêtue d'une robe de drap d'argent brodé de fleurs amarante, et les yeux ne pouvaient soutenir l'éclat de ses pierreries. Mais son aimable visage était voilé par la plus profonde douleur, et ses regards, dont la douceur était l'un des plus grands attraits, avaient quelque chose de résigné et d'accablé, qui, tout en augmentant leur charme, causait une impression pénible.

L'ambassadeur lut un long discours en latin, auquel le prince Lobkowitz répondit dans la même langue. L'Empereur prenant alors la parole, mais en allemand, déclara que l'Impératrice, sa mère, et lui-même donnaient la princesse au roi et à la Pologne, avec la pleine confiance qu'elle trouverait le bonheur dans cette union et dans sa nouvelle patrie, ce à quoi la princesse ajouta une profonde révérence, qui put passer aux yeux de l'ambassadeur pour une marque d'assentiment.

Le lendemain Obszowsky épousa la princesse

au nom de son maître; on plaça sur la tête de la nouvelle reine un riche diadème, sur ses épaules le manteau royal parsemé des aigles blanches de Pologne, et la chapelle retentit des cris mille fois répétés de : « Vive la reine de Pologne ! » Cris sincères sans doute, car la princesse était universellement aimée, mais quelles blessures ne durent-ils pas raviver dans cette âme si cruellement atteinte ! Dieu cependant, qui lui avait inspiré le sacrifice, lui donna la force de l'accomplir. Son visage resta calme en apparence, et la fatigue des traits de la princesse trahissait seule la douleur intérieure qui la déchirait.

Le jour tant redouté du départ se faisait proche. L'Impératrice mère obtint de conduire sa fille à son époux, et il fut décidé que quelques personnes du pays accompagneraient la reine et resteraient auprès d'elle. On voulut bien jeter les yeux sur moi, et j'eus l'honneur d'être nommé secrétaire particulier de la reine de Pologne. La pensée d'un nouveau et peut-être long séjour dans cette contrée ne laissait pas que de m'attrister; mes préférences ne pouvaient cependant calculer avec les devoirs que m'imposait la reconnaissance. L'exemple de la princesse dictait ma con-

duite à tenir, et j'acceptai sans hésitation un poste peu recherché, bien décidé à le remplir avec tout le dévouement dont j'étais capable.

Nous partîmes par un temps des plus froids. LL. MM. dans un carrosse allemand qui les garantissait en partie, nous, ainsi que les dames, distribués tant bien que mal dans ces lourds véhicules si bien dorés et si parfaitement incommodés. Les seigneurs polonais, le vice-chancelier lui-même firent la route à cheval, empaquetés dans des fourrures, qui ne laissaient d'exposé à l'air que le bout de leur nez. Les rivières, entièrement prises dans cette saison, nous offrirent cependant d'assez sérieuses difficultés de passage. Le froid excessif qui règne dans ces contrées donne souvent trêve, et le dégel momentané qui en résulte, fond et délaye la neige et les premières couches de glace et les convertit rapidement en véritables fondrières. Les roues des voitures enfoncent alors dans cette matière qui n'est ni solide ni liquide, et ce n'est pas sans quelque danger que l'on parvient à s'en retirer. Nous en fîmes l'expérience. En traversant l'une de ces rivières, le carrosse de la reine, imprudemment engagé à la suite des cavaliers, versa le plus complètement du

monde dans les trous formés par les piétinements des chevaux qui avaient précédé. Dans le premier moment nous crûmes que la couche de glace avait tout à fait cédé et que le carrosse allait disparaître sous les eaux. Heureusement l'Impératrice et la reine en furent quittes avec un bain forcé, et, trempées jusqu'aux os, elles durent, dans ce fâcheux état, gagner la couchée prochaine. A la frontière de Pologne, une armée nous attendait, moins pour nous faire honneur que pour nous protéger. La princesse, ainsi sacrifiée à une alliance politique, était reçue à contre-cœur par les Polonais. L'entourage immédiat du nouveau roi sympathisait seul à sa venue et en comprenait les avantages. Dans la plupart des châteaux des gentilshommes, on ne l'appelait que l'*Allemande*, nom plein de haine dans toute bouche polonaise. Cette prévention presque générale, dont on ne put lui cacher qu'elle était l'objet, affligea profondément la princesse. Elle se dévouait au bien de la chrétienté, son sacrifice deviendrait-il inutile? L'armée en question avait été envoyée, comme nous venons de le dire, pour la préserver contre tout enlèvement ou mauvais parti. La précaution, nous assura-t-on

plus tard, n'avait pas été peu nécessaire. Quoi qu'il en soit, nous gagnâmes sans encombre la petite ville de Czenstochovie, voisine du fameux monastère de ce nom, où le roi Michel s'était rendu à l'avance et où devait avoir lieu la première entrevue entre les deux époux.

Le monastère de Notre-Dame de Czenstochovie est l'un des endroits les plus saints qui soient sur terre ; les peuples catholiques de Silésie, de Moravie, de Bohême, de Hongrie, sans parler des Polonais, y envoient chaque année de nombreux pèlerins. Ce sanctuaire est situé sur une éminence qui, dans tous autres pays, ne passerait guère que pour une taupinière, mais, dans les interminables plaines de la Pologne, elle prend les façons d'une montagne, et s'aperçoit de dix lieues à la ronde. L'image qu'on y vénère est gardée par des religieux de l'ordre de saint Paul l'ermite, qui ont bâti un superbe couvent, surmonté de clochers de la plus grande beauté. Comme la Pologne, ouverte de toutes parts, est la proie de guerres continuelles, les pacifiques moines eux-mêmes ont dû penser à leur sûreté et fortifier leur demeure ; tous ces beaux bâtiments, ainsi que l'église qui les domine, sont

entourés par une muraille crénelée, flanquée de tours très-nombreuses, suffisante défense avant l'invention du canon, mais qui aujourd'hui n'opposerait plus qu'un bien faible rempart à une attaque sérieuse. Le spectacle que nous eûmes en arrivant fut des plus majestueux. Il faisait nuit, et, pour rendre hommage à la reine, on avait placé une torche de résine à chaque fenêtre de l'édifice, ce qui donnait à l'ensemble un aspect vraiment magique.

Nous ne devions monter que le lendemain à Notre-Dame, et nous nous arrêtâmes, comme je l'ai précédemment dit, dans la petite ville qui dépend des religieux. Ces bons moines n'avaient rien négligé pour recevoir de leur mieux leur nouvelle souveraine et sa mère ; mais, grand Dieu ! quelle réception pour des princesses habituées aux délicatesses de la civilisation ! La ville n'étant pas assez grande pour contenir le cortège royal, la moitié au moins des gens de notre escorte campa dans les rues, sur les places, et ce fut au milieu d'un brouhaha de querelles et de oris, surexcités par l'ivresse, que nous dûmes passer cette longue nuit. Au matin, on apporta à la reine un magnifique costume de drap d'or,

brodé de fleurs de couleurs variées, et fourré de tous côtés des martres les plus précieuses. L'Impératrice reçut un vêtement semblable, sauf que l'étoffe était de velours cramoisi; on les pria de chausser de petites bottes doublées de duvet, et de mettre sur la tête de chaudes coiffures. La reine était ainsi à ravir. Cet étrange ajustement nous surprit tout d'abord, mais bientôt il nous fut expliqué.

Après avoir cheminé quelque temps, on fit halte au pied de la sainte colline, où les moines nous attendaient ayant à leur tête l'abbé, la croix et la bannière. Nous abandonnâmes carrosses et montures, car jamais prince ni roi n'ont, autrement qu'à pied, gravi la montagne vénérée. La neige, fort épaisse, qui couvrait le sentier, avait été battue avec soin; on aurait dit un pavé de marbre; mais le sable et les petites branches de sapin, répandus en abondance, permettaient de marcher sans crainte d'accident. La croix et la bannière prirent la tête du cortège; les moines se formèrent en deux files aux milieu desquelles se placèrent l'Impératrice et la reine, suivies de leur cour; des chants religieux s'élevèrent et au bruit du canon tiré du monastère, nous nous mîmes à gravir la colline; le trajet, heureu-

sement, fut court, car il faisait un froid très-vif.

La reine et son auguste mère furent reçues à la porte du monastère avec la plus grande solennité ; mais le roi se tenait dans la salle principale, ce qui nous parut témoigner de sa part bien peu d'empressement. Les princesses se rendirent auprès de lui, et le gros de la cour attendit, dans les premières pièces, le moment d'être introduit auprès de Leurs Majestés.

Je vis enfin le roi de Pologne. Ce que j'en savais me disposait peu en sa faveur. Mais la réalité dépassa l'idée assurément très-peu flatteuse que je m'étais faite de sa personne. Debout au bas des marches du trône, la reine à ses côtés, il adressait, de l'air le plus complètement absent, des saluts à ceux qui défilaient devant lui. Ses jambes courtes et grosses le portaient avec effort, sa corpulence était monstrueuse ; sa bouche grande ouverte, ses narines démesurément dilatées suffisaient à peine à sa respiration ; les yeux ronds et d'un noir de jais se détachaient sur un teint olivâtre et basané et promenaient autour d'eux des regards effarés et idiots. Tout dans ce grotesque monarque personnifiait la matière, et il ne fallait pas être grand physiologiste pour

comprendre que ce masque grossier recouvrait des instincts plus grossiers encore. C'était donc là celui auquel la cruelle raison d'Etat unissait la plus incomparable princesse qui se pût voir, la princesse qui avait dû épouser le prince de Lorraine ! De quels regrets, de quelles amères pensées son âme ne devait-elle pas être déchirée ! Quel sombre et menaçant avenir s'offrait à elle ! Mais l'angélique visage de la reine ne trahissait que pour moi seul peut-être cette angoisse secrète. En présence du sacrifice à accomplir, et quel sacrifice ! elle avait ce calme, cette résignation, j'oserais presque dire, cette joie des premiers martyrs marchant aux tortures.

L'Impératrice était auprès de sa fille ; ses nobles traits laissaient lire la douleur et le désespoir auxquels elle était intérieurement en proie. Certes, il est bien permis à une mère de montrer moins de résolution en présence du malheur de son enfant que si elle-même devait subir la difficile épreuve. C'est ainsi que pouvaient, je crois, se traduire et le courage de la reine et la défaillance de l'Impératrice.

Les présentations terminées, le roi offrit une main à la reine, l'autre à l'Impératrice, et l'on

s'achemina vers l'église où le mariage, qui n'avait encore été fait que par procuration, devait être solennellement béni. Tout ce que l'or, les pierreries et les lumières peuvent offrir de scintillement était réuni autour de l'autel. Les seigneurs polonais qui entouraient le roi étaient plus magnifiquement vêtus, si c'est possible, que les ambassadeurs que nous avons vus à Vienne. Ils ne portaient, à cause de la sainteté du lieu, armes d'aucune sorte, mais ils semblaient vouloir s'en dédommager par la splendeur des chaînes, des colliers et des agrafes dont leurs habits et leurs bonnets étaient ornés en profusion.

Le nonce Marescotti, qui célébrait la messe du mariage royal, posa sur la tête de la reine un magnifique diadème de diamants, et, la cérémonie achevée, il marcha en tête du cortège, vers la chapelle où est vénérée l'image miraculeuse de Notre-Dame de Czenstochowie en l'honneur de laquelle a été bâti le monastère.

L'image de la Mère de Dieu est peinte sur une table en bois de cyprès, haute de deux coudées et d'un demi-palme (1); la Vierge est à moitié

(1) Large d'une coudée et de trois palmes.

corps , l'enfant Jésus dans ses bras ; celui-ci tient de la main gauche un livre sur ses genoux, exprimant ainsi qu'il est le maître de la science divine, et de la droite il semble bénir avec les deux doigts qu'il tient levés. La Vierge a une robe et un voile semés d'étoiles, l'enfant une tunique couverte de roses ; l'un et l'autre sont couronnés. On dit cette peinture un ouvrage de l'apôtre saint Luc qui, peu avant la mort de la Vierge (cette mort, comme on sait, avait été révélée aux apôtres), voulut conserver une copie de son visage, afin que cette image consolât les fidèles qui allaient être privés de l'auguste présence de la mère du Sauveur. On ajoute que la table où elle est représentée, est la table même dont elle faisait usage dans la maison de saint Jean, lieu de sa retraite, et que l'esprit de Dieu inspira et conduisit le pinceau de l'apôtre. Quoiqu'il en soit de cette tradition, la perfection et la majesté de cette peinture ne contredisent pas l'origine divine qu'on lui attribue.

La reine se prosterna devant la sainte image, puis, enlevant de dessus sa tête le splendide diadème que le nonce y avait placé, elle le déposa humblement aux pieds de la Vierge, et

resta simplement ornée de sa belle chevelure.

C'était pour Dieu qu'elle avait consenti à accepter la royauté ; ce fut à la Mère de Dieu qu'elle voulut en offrir le premier attribut.

Le roi s'avança ensuite et fit don d'un calice, de burettes et de deux boîtes en vermeil, le tout incrusté de corail, présent plus précieux par le travail que par la matière. Il y joignit un cœur en or surmonté du saint nom de Marie formé de gros diamants.

L'Impératrice, s'agenouillant à son tour, présenta deux chandeliers d'or, rehaussés de turquoises, haut d'une coudées, et la figurine en argent de Notre-Seigneur, attaché à une colonne en cristal de roche.

Après la cérémonie, le Roi, la Reine, l'Impératrice et quelques seigneurs polonais des plus considérables, passèrent dans une salle où un festin magnifique était préparé en leur honneur.

Le repas royal ne dura pas moins de cinq heures, et, suivant ce que je sus plus tard, avec une profusion de vin, d'hydromel et de viandes impossible à décrire. Trois cents plats se succédèrent, servis dans une argenterie massive et avec un faste inouï ! Les convives se trouvèrent

bientôt dans un état complet d'ivresse, et les princesses virent avec effroi la gloutonnerie du roi, qui, après avoir bu et mangé plus que tous les autres, dévora encore des bassins entiers de pommes de la Chine, qui lui avaient été envoyées de Dantzik pour cette occasion solennelle.

Cette triste scène suffit pour éclairer la reine sur l'avenir qui l'attendait. Elle comprit (si jusque, là elle avait à cet égard conservé quelques illusions), qu'elle était destinée à régner sur une cour à demi barbare, et à vivre auprès d'un époux imbécile et dégradé par ses vices. Que de motifs de réflexions ! En ne refusant pas cette couronne dont les épines se montraient sitôt, elle avait renoncé au bonheur ; mais au moins recevrait-elle le prix de son dévouement ? Pourra-t-elle être utile à l'indépendance des pays chrétiens ?

Nous restâmes quelques jours au monastère, et c'est là qu'eut lieu la séparation de la reine et de l'Impératrice. Je n'oublierai jamais cette scène déchirante, les larmes de la mère, la contenance courageuse de la fille. Plus qu'un autre, j'en devais être touché. Moi aussi je restais en Pologne, moi aussi je prévoyais.... et ce fut le cœur gonflé d'émotion que je baisai la main que l'Im-

pératrice daigna m'abandonner. Malgré le froid terrible de ces contrées, la reine, après les derniers adieux, monta sur le rempart d'où nous pûmes, pendant un long temps, voir serpenter le cortège impérial sur l'immensité de la plaine, toute blanche de neige, jusqu'à ce que, n'étant plus qu'un point noir à l'horizon, il disparut tout à fait. La reine, qui l'avait suivi d'un regard fiévreux, crut une seconde fois quitter son auguste mère, et, donnant alors un libre cours à sa douleur, elle éclata en sanglots et, soutenue par nous, regagna ses appartements.

Les heures étaient longues à Czenstochowie, car ma charge de secrétaire particulier de Sa Majesté me laissait à peu près sans service. Dans les premiers temps de son mariage, la reine croyait de son devoir de se tenir assidue auprès de son époux; mais bientôt elle reconnut que cette contrainte était inutile, et contrarierait, peut-être plus qu'elle ne les servirait, les intérêts auxquels elle s'était vouée.

Je n'avais même pas la distraction de causer avec les moines du monastère qui ne parlaient que la langue polonaise, mais ils mettaient, je dois le dire, une attention sans pareille à me faire

les honneurs de leur couvent, et je pus examiner en grand détail leur trésor qui est la plus riche chose qui se soit jamais vue.

La noblesse polonaise, il faut le confesser, a autant de dévotion que de munificence mondaine; si elle est jalouse de paraître, du luxe des habits, de la pompe des festins, elle ne témoigne pas moins de faste dans les présents qu'elle fait aux églises, pour lesquelles on croirait, en vérité, qu'elle s'est épuisée.

Il y a à Czenstochowie des chapes et des chasubles de drap d'or en grande quantité, si chargées de grosses perles et de pierreries, que l'on ne pourrait les porter à l'autel; des calices, au nombre de plus de deux cents, la plupart en or massif, quelques-uns ornés de perles ou de pierreries, et tous travaillés avec un art parfait et d'un prix inestimable; on y voit encore plusieurs croix non moins précieuses; enfin, comme c'est la coutume des nobles du royaume qui visitent ce lieu de n'en point partir sans y laisser quelque marque de piété, les religieux gardent des cassettes débordant de chaînes d'or, de diamants, de bagues et de mille sortes de bijoux.

Les généraux qui ont remporté quelque victoire,

particulièrement sur les Turcs, ont la dévotion d'apporter leur bâton de commandement ou *Bolow* aux pieds de Notre-Dame de Czenstochowie. Il y en a plusieurs, entre autres celui de Zolkiewski, grand-père du grand maréchal Sobieski.

On me montra une belle médaille d'or représentant le feu roi de France, Louis XIII. Elle fut envoyée de Paris par madame la maréchale de Guébriant, au retour du voyage qu'avait fait cette dame en Pologne pour y amener la reine Marie de Gonzague.

Le jour du départ arriva; nous nous mîmes tous en route à la fois. On eût dit une migration des anciens Scythes, la cour traînant avec elle une nombreuse troupe de petite noblesse (à peu près le seul soutien que le roi Michel eût dans le pays), puis une foule de chariots chargés de tout ce qui est nécessaire à la vie. De Czenstochowie à Varsovie, la route n'est pas longue, mais cette suite considérable, ces bagages immenses entravaient nos mouvements. Le roi voulait s'arrêter à chaque dîner, de façon à ce que les cuisiniers aient le temps de lui préparer les mets indispensables à sa voracité, encore accrue par le voyage. Il en était de même à la couchée; on déployait

alors les lits, les tapisseries, la toilette de la reine, etc. ; le lendemain il fallait replacer le tout dans les chariots, et toujours à recommencer ! Nous arrivâmes cependant. Je ne reproduirai pas ce que j'ai dit précédemment de Varsovie. Je dois ajouter toutefois que la première impression qu'en eut la reine ne fut pas des plus favorables, habituée qu'elle était à la belle et riante ville de Vienne.

Le quartier où est situé le palais des rois est, à proprement parler, la ville, le reste n'est que faubourgs ; les maisons, bâties en briques, n'ont pas trop mauvaise apparence ; une place, cinq ou six rues étroites y convergeant, composent toute la ville ; aussi ne renferme-t-elle que des marchands, des artisans, des gens de police. Elle est fermée par une simple enceinte de murailles assez basses, flanquées de méchantes tours, sans fossés, et à demi écroulées, avec trois portes sans ornements ; on y trouve un couvent d'Augustins, un collège de Jésuites et une église collégiale, reliée au château ou palais des rois par une longue galerie découverte. Le château, également en briques, est assez bien construit, quoique d'une architecture fort vulgaire ; c'est proprement le palais de la république où elle loge les rois ; car le Sénat y a une salle, les nonces de la no-

blesse une autre pour s'y rassembler au temps de la diète générale. C'est là que se tiennent les conseils, que se donnent les audiences aux ambassadeurs, que se rend la justice, de même qu'à Venise dans le palais ducal où le doge occupe un appartement comme le chef de la république, tandis que les autres salles sont affectées aux divers services publics.

Une semblable demeure, si différente des palais où s'était passée son enfance, déplut fort à la reine, et cette royauté ainsi reléguée dans le fond d'un édifice commun avec la nation, ne se trouva pas plus de son goût. Elle ne pouvait voir sans étonnement ces vastes salles tantôt désertes, tantôt envahies par une multitude sans frein, dont elle devait subir le voisinage et le tumulte. Il y avait loin de là, en effet, aux respects, aux empressements de la cour de Vienne ! Ce n'était rien encore. L'expérience devait bientôt lui apprendre et plus complètement, la différence qu'il y a entre l'autorité incontestée et à peu près sans limites des autres monarques de la chrétienté et cette royauté élective de Pologne, qui n'est que la première place à la tête de la noblesse du pays.

CHAPITRE III.

Avant que de continuer ce récit, il ne sera peut-être pas hors de propos de donner une idée du gouvernement polonais.

Il offre un singulier mélange de monarchie et d'aristocratie ; le trône, comme on sait, est électif depuis 1572 et l'autorité partagée, fort inégalement, entre le roi et le chef de la république. Le roi est le chef de la république ; il préside la diète, mais s'il a les honneurs du pouvoir, c'est la diète qui en retient l'exercice ; elle a même le pouvoir de déclarer la guerre et de conclure la paix. La noblesse possède exclusivement les terres, et, par suite, compose seule la république. Les paysans sont serfs et la bourgeoisie n'a aucun droit politique. L'ensemble de la noblesse,

considérée comme grand corps de l'État (il serait plus exact de dire qu'elle est l'État lui-même), prend le nom de *pospolite* ou *commune*, en polonais *reehpospolita*, ce qui répond à peu près au mot *respublica* des anciens Romains. Les nobles sont égaux entre eux, en ce sens qu'ils participent tous, au même titre et directement, à l'élection du souverain et font partie, sans distinction, des assemblées nommées : « La convocation de la *pospolite*, à cheval, » réunies pour les besoins pressants, invasion du territoire, etc.

Hors ces deux circonstances, la noblesse délègue l'autorité exécutive et confie la garde de ses privilèges à un nombre fixe de personnes, qui la représentent et, en même temps, représentent la république tout entière. La réunion de ces mandataires ou dépositaires forme ce qu'on appelle en polonais le *seym*, ce qui équivaut à notre mot de *diète* ou assemblée.

La diète est composée des trois classes de la noblesse : le clergé, la grande noblesse, la petite noblesse. Le clergé comprend seulement les archevêques et les évêques ; la grande noblesse, les sénateurs, qui sont tous gouverneurs de province, appelés palatins ; les lieutenants généraux, ap-

pelés *castellans*, enfin les ministres d'État ou officiers de la république. Quant à la petite noblesse, elle est représentée à la diète par des députés, qu'elle a choisis et nommés elle-même pour chaque province, et que l'on appelle *nonces* ou envoyés (en polonais *posel*). Ces députés sont au nombre de cent cinquante. Ces trois classes se partagent en *deux chambres* : le clergé et la grande noblesse forment la première (le roi est son président) ; les nonces, la seconde. Les deux chambres réunies composent la diète.

Rien n'est plus tumultueux, plus difficile à conduire que ces diètes polonaises, où chacun est égal par le droit de vote dont il dispose. Les résolutions doivent être prises à l'unanimité, exprimée par cette formule : *Nemine contradicente*, de telle façon que le *veto* d'un seul noble peut tout arrêter, une simple mesure de la diète aussi bien que l'élection de roi.

La diète se réunit tous les deux ans ; le roi n'est pas maître d'avancer ou de retarder le terme de sa convocation.

Dans l'intervalle d'une diète à l'autre, la république est représentée et gouvernée par le sénat, composé des archevêques et évêques, des

palatins, des castellans et de dix officiers de la couronne (1).

L'autorité royale est, comme on peut le conclure du mécanisme que je viens d'expliquer le moins obscurément qu'il m'a été possible, l'autorité royale, dis-je, est fort entravée et ne serait en réalité que nominale, si le roi n'avait pas la nomination (et cela sans contrôle) à toutes les charges ecclésiastiques (évêchés et abbayes), et toutes les dignités séculières, palatins, starostats, castellans, sénateurs, etc. C'est lui aussi qui confère le droit de bourgeoisie dans les villes principales. Grâce à ces avantages, et pouvant ainsi prendre les hommes par la vanité ou l'intérêt, le roi de Pologne parvient aisément à recruter un grand nombre de partisans. Il ne peut lever ni tailles ni impôts (la diète a seule le droit de les voter) et forcément il se montre peu généreux envers la reine. D'ordinaire, ceux qui reçoivent un emploi, lui font gracieusement don d'une année ou deux du revenu de leur charge. Quant au

(1) Le clergé a le premier rang. L'archevêque de Guesne, primat de Pologne, est le premier personnage du sénat; pendant les interrègues, il est le chef du gouvernement, bat monnaie, etc., mais il ne peut être nommé roi.

roi, des domaines sont affectés particulièrement à son entretien. On les appelle *économies* ; il ne peut les faire valoir, mais il les afferme à des gentilshommes ; la reine elle-même en peut prendre l'exploitation, ce qui souvent a lieu.

Telle est la nation que notre princesse était appelée, non pas à commander, mais à voir régner sous ses yeux. Que devenaient ses rêves si nobles, si désintéressés ? Elle était sans pouvoir extérieur, elle n'avait même pas la moindre action sur la faible autorité que le roi exerçait dans le royaume. Chaque jour lui apprit davantage que, sauf quelques ambitieux, avides de charges et de dignités, son époux était l'objet de la haine et du mépris de la haute noblesse. Elle-même, associée à cette aversion qui s'affichait publiquement, vit tous les grands la repousser et fuir Varsovie pour ne pas avoir à fléchir le genou devant elle. La diète refusa de fixer son revenu, et, décrétant dédaigneusement l'autorisation de son couronnement, défendit à tout dignitaire de la république d'assister à la cérémonie.

La grande âme de la reine ne se laissa point abattre. Elle pardonna toutes ces injures, et de

son coup d'œil, si juste et si pénétrant, chercha les moyens de servir sa patrie adoptive. Elle eut bientôt découvert, au milieu de tous ces conflits, l'homme nécessaire à la Pologne. D'un caractère noble et généreux, cet homme immolait tous ses ressentiments à sa piété et à son patriotisme; guerrier éminent, lui seul pouvait, alors, conduire à la défense de la chrétienté ces nobles Polonais, si emportés dans les conseils, mais si terribles aux ennemis de Dieu. Cet homme, détesté par le roi, idolâtré de la nation, cet homme était le grand général de la couronne, le maréchal Jean Sobieski. La reine résolut de se l'attacher, de seconder ses nobles desseins, au besoin de le défendre contre son époux, et de se faire ainsi pardonner par la nation cette royauté qui lui était si lourde. Elle s'appliqua dès lors à le servir, y réussit souvent, et, ne se laissant pas rebuter par les dédains et le mauvais vouloir manifeste du roi, parvint à établir et à maintenir entre elle et Sobieski un accord qui lui paraissait si justement devoir être l'honneur de son règne et le salut du pays.

CHAPITRE IV.

Je ne m'arrêterai pas aux incidents, plus ou moins insignifiants, qui se produisirent, en grand nombre, durant le séjour que je fis en Pologne, et j'arrive, sans plus de préambule, à cette période où les événements, se précipitant, prennent un intérêt historique général et n'ont plus seulement la valeur de souvenirs particuliers.

La Pologne, par sa situation géographique, est, on le sait, exposée de toutes parts aux entreprises de ses voisins ; elle a sans cesse à repousser les attaques des Cosaques, des Turcs et des Hongrois. Lorsqu'on lit dans sa belliqueuse histoire ce que cette héroïque nation a souffert pour la chrétienté, lorsqu'on sait tout le sang qu'elle a versé pour sa défense, on reste saisi d'admiration,

et vraiment il est permis de croire que le paradis est peuplé de ses légions de martyrs.

Les Cosaques, engagés dans une sérieuse guerre avec le zar de Moscovie, avaient depuis quelque temps laissé la république en repos. Une trêve étant survenue, ils recommencèrent aussitôt à inquiéter et à ravager les frontières polonaises. Ils avaient à leur tête un chef énergique et habile, nommé Dorozenko. Sobieski unissant ses troupes à celles du grand maréchal de Lithuanie, marcha contre lui et le refoula bientôt dans ses déserts. Mais les Cosaques, semblables aux nuées de moucheron, ne s'éloignent que pour revenir. De plus, commandés comme ils l'étaient cette fois, ils n'étaient pas des ennemis à mépriser, et les deux généraux polonais jugèrent prudent de traiter avec eux. Le roi n'écoutant que sa haine contre le grand général de la couronne, se refusa à ratifier le traité; les Cosaques se jetèrent alors dans les bras des Turcs, toujours à l'affût d'un prétexte qui leur permit d'envahir les terres chrétiennes, et menacèrent de nouveau la Pologne. Dans ce péril imminent, le maréchal désavoué était le seul rempart de la patrie. Le roi Michel eût voulu, à tout prix, l'éloigner; mais

Sobieski ne pouvait être dépouillé de ses charges qu'il tenait du précédent roi ; d'ailleurs, l'amour de ses soldats et la confiance de la nation le couvraient comme d'un bouclier et le rendaient invulnérable à toutes les attaques. Le roi essaya de la calomnie pour le perdre ; il l'accusa d'avoir lui-même attiré les Cosaques en Pologne, et fit mettre à la torture de malheureux prisonniers pour obtenir de leur part des aveux dans ce sens ; mais aucune de ces délations, arrachées aux souffrances, n'atteignit l'honneur de Sobieski.

Ces subterfuges restant impuissants, le roi en imagina un autre plus perfide encore. Feignant de céder aux supplications de la reine, il consentit à se réconcilier avec Sobieski. La reine s'applaudissant de ce triomphe, appela le grand général auprès d'elle, calma ses justes ressentiments par les raisons les plus fortes et les plus persuasives, et obtint de lui qu'il accepterait les offres de réconciliation que le roi désirait lui faire. Elle le conduisit elle-même aux pieds du monarque, et celui-ci, inspiré sans doute par ses mauvais desseins, lui demanda avec une éloquence inaccoutumée de défendre la patrie contre les nouvelles agressions des Tartares. Sobieski, oubliant

sa propre injure à la vue des dangers de la Pologne, consentit à reprendre le commandement et à ramener l'armée aux combats.

Il partit, et, s'avancant jusque dans les forêts de Krasnobrod, il y rencontra les Tartares et les mena battant à travers ces forêts jusqu'à Kormonoff, où ils se mirent à couvert derrière l'étang au bord duquel est bâtie cette ville, et qui paraît un bras de mer plutôt qu'un étang : le grand général les y alla chercher, traversa l'eau à la faveur d'un gué, et les chassa jusqu'au-delà du Dniester.

Le roi, bien assuré que le grand général était aux prises avec l'ennemi, leva le masque et ayant convoqué la petite noblesse, toujours docile à sa voix, marcha contre l'armée de Pologne et l'enferma ainsi entre lui et les Tartares. Mais Sobieski ne se laissa pas épouvanter. Il chargea tout d'abord les Tartares qu'il avait en tête, et, s'étant débarrassé d'eux par trois combats sanglants, il se tourna contre le roi, qu'il fit reculer jusqu'à douze lieues au-delà de Varsovie. Nous vîmes le prince, suivi d'une armée en désordre, traverser sa capitale en fugitif, sans oser rentrer dans son palais, tandis que les troupes de Sobieski poursuivaient

les fuyards, dans le seul but de les vaincre par le ridicule, ce qui ne manqua pas effectivement.

On devine l'indignation de la reine, ainsi outrageusement jouée par son époux. N'ayant pu le faire renoncer à cette déplorable et honteuse expédition, elle avait juré de quitter la Pologne et le poste inutile qu'elle y occupait, et voulait se retirer dans quelque couvent de sa patrie. Mais, déjà un parti se formait en sa faveur, déjà plusieurs seigneurs de la haute noblesse, comprenant que, malgré tant de déceptions, elle était encore le meilleur soutien qui leur restât, se groupaient autour d'elle et la suppliaient de ne pas les abandonner. Elle pardonna une fois encore, et le roi, revenu à Varsovie, vaincu et humilié, dissimulant sa colère, tout sembla, pour quelque temps, rentré dans le calme. Mais l'orage se faisait proche.

La haute noblesse, unie enfin par le danger commun, résolut de renverser ce roi si indigne de porter la couronne des Jagellons, et suivant sa funeste coutume, elle chercha tout d'abord à s'assurer l'aide de l'étranger.

Qui le croirait, ce fut auprès du roi très-chrétien qu'elle trouva encouragement et appui !

Louis XIV, tandis qu'il excitait les Hongrois contre l'Empire, les Turcs contre la Pologne, accepta volontiers de fomentier dans ce dernier pays des troubles intérieurs. Il mettait en pratique la devise du florentin Machiavel, *Diviser pour régner*, et ne voyait pas ou ne voulait pas voir, tant l'aveuglait la poursuite de la puissance universelle, que dans la circonstance présente, en affaiblissant le boulevard de la chrétienté, il risquait de la livrer tout entière aux infidèles.

Les grandes qualités de la reine, sa bonté, sa résignation, sa grâce, avaient, je l'ai dit plus haut, fini par désarmer ses ennemis, et lui rallier tous les cœurs. Mais, en revenant à elle, on la calomniait encore ! On osa lui demander, non-seulement d'entrer dans le complot qui avait pour but de déposer le roi, mais de divorcer et d'épouser le jeune et brillant prince français connu sous le nom de duc de Longueville, que Louis XIV désignait aux suffrages des Polonais. La reine, blessée, comme elle devait l'être d'une semblable proposition, déclara qu'elle aimerait mieux perdre la vie que de souscrire à ces odieuses machinations, et que, si le roi devait descendre du trône, elle en descendrait avec lui. La mort du

duc de Longueville, au passage du Rhin, *arrêta court* cette conspiration, prête à renaître, à la première occasion. Pendant ce temps les Tartares remis de leur dernière défaite, tenaient de nouveau la campagne et menaçaient la ville de Kaminiéc, capitale de la Podolie, et l'une des clefs de la république. Depuis longtemps Sobieski réclamait en vain que l'on relevât les remparts démantelés de cette place; aujourd'hui que l'ennemi la serrait de près, la Pologne entière trembla pour elle. Tout à coup, le roi déclara qu'il voulait marcher au secours de la ville en danger. Il est probable que la reine, conservant une dernière illusion, et dans l'espoir que la vue du champ de bataille ranimerait dans le rejeton des Koributh le vieux sang des héros qui coulait si dégénéré dans ses veines, lui en avait donné le conseil.

Toujours est-il qu'il partit, mais il n'alla pas plus loin que Zamyse et revint éperdu de terreur à Varsovie. Sobieski prit sa place et Kaminiéc fut sauvée. Le roi, alors rendu par le repos et la sécurité à tous ses instincts, traita secrètement avec l'ennemi, stipulant avant tout qu'on lui re-

mettrait ses biens personnels jadis conquis par les Tartares sur ses vaillants aïeux.

Cette trahison découverte, et la nouvelle *s'affirmant* que Mahomet IV cherchait à reprendre Kaminiéc, décidèrent Sobieski à être rebelle pour sauver sa patrie. Il publia en conséquence un manifeste où il dénonçait les menées du roi et les dangers de la Pologne, et, fort de l'appui de la reine, il appela ses soldats sous les armes.

Apprenant les dangers de la république, et craignant qu'ils ne s'étendissent jusqu'à ses États, l'Empereur fit offrir un secours, commandé par le duc de Lorraine. Était-ce le hasard seul qui amenait le prince dans le royaume de celle qu'il aimait? Nul ne le sait. Mais la reine usa de toute son influence pour éviter cette cruelle entrevue; se prévalant d'une ancienne prophétie, qui annonçait que l'année ne se terminerait pas sans qu'un étranger venu de l'est ne conquît la Pologne, elle obtint que l'on refuserait l'envoi des troupes allemandes, qu'elle savait d'ailleurs être nécessaires à la défense de l'Empire, menacé de tant de côtés. Aucun secours, du reste, ne serait parvenu à temps, et l'on apprit bientôt que l'étendard du Prophète flottait sur les remparts de

Kaminiec. Sobieski ne se laissant pas abattre par un revers qu'il avait prévu, marcha à l'ennemi, refoula les Tartares dans leur pays, et revint attaquer les Turcs.

Mahomet se croyait définitivement maître de la Podolie, et y avait installé ses tentes, ses eunuques et son harem. Il chassait! Sobieski fond sur son camp à l'improviste, et toute cette ville *improvisée*, pleine de luxe et de richesse, est bientôt la proie d'un horrible carnage. La république croyait encore une fois l'ennemi vaincu et pour longtemps; mais tandis qu'un héros l'arrachait à ses étreintes, un traître, au mépris des constitutions de l'Etat, la lui livrait sans défense; le roi Michel signait à Buczac (1572) un traité par lequel il cédait aux Turcs l'Ukraine et la Podolie et promettait un tribut annuel! Ce honteux traité, infâme abus de pouvoir, conclu contrairement à toutes les lois de la république, ne pouvait être accepté par elle; mais sa rupture allait attirer sur son territoire le torrent des armées infidèles.

La Pologne n'hésita pas cependant, elle désavoua son roi; la petite noblesse qui l'avait toujours soutenu et seule faisait sa force, l'aban-

donna sans retour, la reine elle-même se tourna contre lui.

Ce fut le moment le plus terrible de l'existence de cette princesse. Par héroïsme, elle avait trahi le prince de Lorraine, par héroïsme elle pactisait avec ceux qui combattaient l'indigne époux qu'elle avait subi. Mais, devenue l'espoir de tous, servant de point de ralliement aux défenseurs de la croix, elle n'hésita pas, et ne pouvait pas hésiter, à s'emparer du pouvoir. Cette fois, en outre, il n'était question ni de divorce, ni d'hymen sacrilège ! Sobieski, sur ses instances, occupa Varsovie avec son armée. Le roi, saisi de crainte à la vue de cette rébellion générale, anéanti et ne conservant plus qu'un vain titre, oublia ses disgrâces dans les festins ; tous les conseils se tinrent dès lors chez la reine. D'un commun accord, le guerrier et la princesse réunirent la diète générale, et ils reçurent de cette assemblée de pleins pouvoirs pour traiter de la paix ou de la guerre. La misère était à son comble, les dons gratuits affluèrent ; on aliéna le trésor de Cracovie : le pape, avec l'obole de 100,000 livres, envoya sa bénédiction à toute cette nation héroïque, enfin

pospolite à cheval, c'est-à-dire le ban et l'arrière-ban de la noblesse fut convoquée (1).

(1) La république a deux armées : celle du royaume de Pologne et celle de Lithuanie, duché non conquis, mais uni à la Pologne. Cette armée de Lithuanie, corps auxiliaire indépendant de l'armée de la couronne, ne reconnaît que ses généraux, et ceux-ci ne reconnaissent personne au-dessus d'eux. Ils rassemblent leurs troupes, les ramènent dans les quartiers, et les dirigent selon leurs vues et leurs desseins, quoique d'ordinaire ils règlent leurs mouvements d'après les résolutions de la diète et les conseils de guerre, tenus au début des campagnes. La couronne entretient environ 36,000 hommes, la Lithuanie, 42,000. Ce pied de guerre, qui n'a jamais été dépassé de nos jours, s'appelle le *Komponent*. Chaque armée est commandée par un grand général, ayant sous ses ordres un général d'un grade inférieur. Le grand général s'appelle en polonais *Hetman Korony*, le maréchal de camp *Hetman Polny*. Au reste, la composition des deux armées est la même, et les renseignements qui vont suivre s'appliquent indistinctement à l'une comme à l'autre.

Chacune d'elles se divise en deux corps : la cavalerie, recrutée exclusivement en Pologne ; l'infanterie, recrutée à l'extérieur, est nommée armée étrangère. La cavalerie se subdivise en grosse cavalerie ou gendarmerie, et en cavalerie légère, anciennement dite des *Quartéons*. La gendarmerie est composée de *Ussarz* et *Sanczernik*, et la Lithuanie y ajoute les *Sétéons*. Les *Ussarz* sont tous nobles et honorés par le roi et les généraux du nom de *Towarzisz*, c'est-à-dire camarades ou compagnons. Les *Quartéons* admettent dans leurs rangs, en outre des Polonais, des Cosaques, des Valaques et des Reltres ou cavaliers allemands.

Les *Sanczernik* sont au-dessous des *Ussarz*, mais tous nobles et infiniment au-dessus du reste de la cavalerie. De plus, la république a à sa solde des compagnies de Valaques, et même de Cosaques et Tartares qui lui ont toujours été fidèles.

Le rendez-vous était fixé à Varsovie, et la pospolite en masse mit à s'y rendre un élan, un zèle et un ensemble admirables. Nous vîmes arriver ces vaillantes phalanges sous les ordres de leurs différents chefs, castellans et autres. Elles observèrent une discipline peu habituelle, il faut le dire, aux armées polonaises.

Varsovie était devenue le centre d'un camp, et les vastes plaines qui l'entourent suffisaient à peine à contenir cette multitude belliqueuse; car c'est inouï ce qu'une armée de ce genre traîne après elle d'attirail et de chariots. J'eus la curiosité d'aller visiter les principaux campements, et je ne fus pas peu surpris de voir chacune des deux armées, entourée d'une triple rangée de chariots, comme d'un rempart. Dans l'intérieur de cet immense cercle, il y en avait une multitude d'autres que chaque chef trace autour de ses tentes. Ce mode de campement, renouvelé des anciens Scythes, se nomme Tabor, et le Tabor marche avec l'armée en bataille sans jamais se désunir, ce qui occasionne un grand encombrement (4).

(4) Ces tentes sont d'une magnificence extraordinaire, tant pour le nombre que pour la beauté. Elles sont faites de même façon et de

Cette multitude, les tentes, donnaient à la campagne une animation extraordinaire : on n'y voyait cependant aucun désordre ; chaque soldat brûlant d'un égal désir de sauver la patrie et de repousser l'infidèle, l'accord le plus parfait régnait entre tous. Il me semblait voir revivre sous mes yeux nos pères, lorsqu'ils partaient pour arracher le tombeau du Sauveur des mains des Sarrasins.

La reine et Sobieski voulurent, avant le départ, passer l'armée en revue, et faire ainsi reconnaître leur pouvoir par la nation assemblée. Ils montèrent l'un et l'autre à cheval et se rendirent dans la plaine de Volo, où a lieu, comme on ne l'aura pas oublié, l'élection des rois. Jamais souverain ne fut reçu avec autant d'enthousiasme ; la campagne retentissait d'acclamations prolongées qui

même étoffe que celles des Turcs, c'est-à-dire d'une certaine grosse toile, approchant du couil, peinte en dehors, doublée en dedans d'une autre étoffe de coton découpée à figures, bouquets de fleurs et autres ornements. Leur forme est différente suivant l'usage. Il y a des compartiments avec des vestibules à murailles et des contre-toits ; elles renferment aussi de longues salles, des cotars, ou chambres carrées, faites de gros drap, et doublées d'autres étoffes, en guise de tapisseries, avec des vitres, un plancher de bois rapporté, et mille détails qui font de ces tentes de véritables édifices.

faisaient vibrer l'atmosphère. Sobieski, voulant, dès ce jour, prendre le commandement de l'armée, laissa la reine au milieu d'une brillante escorte, et défila le premier devant elle à la tête de ses troupes; solennel hommage de soumission et de respect, que ce héros désintéressé, rebelle seulement pour défendre sa patrie contre un roi qui la trahissait, rendait à la royauté légitime dans la personne de celle qui portait dignement la couronne de Pologne.

Sobieski était précédé par son *boutchouk* ou bâton de commandement, que portait un homme à cheval. Le *boutchouk* n'est autre qu'un bois de lance très-élevé terminé par une pomme en or, surmonté de panaches de couleurs très-voyantes, de façon à être aperçu de partout pendant le combat. Le chef de chacune des deux armées a ainsi son *boutchouk*, porté devant lui, et quand le souverain commande en personne l'armée, le *boutchouk* royal est seul exposé à tous les regards.

La revue commença. Les uszarz (hussards) parurent les premiers, montés sur de magnifiques chevaux, enharnachés à l'orientale. Les vaillants

soldats portent un morion à écailles, garni par côtés et par derrière de lames de fer descendant jusque sur les épaules. Par-dessus leur cuirasse, ils mettent une casaque volante ou dolman de peau de tigre ou de léopard. Un sabre est passé au côté gauche de la selle et ils brandissent de flexibles lances, longues de trois ou quatre aunes et entièrement dorées, armes terribles mais, par leur poids, d'un usage difficile. Arrivés devant la reine, ils se groupèrent, la saluèrent de trois *hurrahs*, poussèrent leur cri de guerre *bizabi* (ce qui veut dire *frappons à mort*), puis mettant la lance en arrêt, ils partirent au galop comme s'ils allaient charger l'ennemi. Les pancerniks suivirent les uszarz, puis vint l'armée, dite étrangère, vêtue et armée, quant à la cavalerie, comme le sont en Allemagne et en France les albanais ou dragons, sauf toutefois que les chevaux sont misérablement équipés et les hommes fort délabrés et fort bigarrés de costume. L'infanterie particulièrement présente un coup d'œil pitoyable ; mais elle vaut mieux que sa mine, et sa solidité est à toute épreuve. Elle résiste au froid, aux privations de toutes sortes, et se bat avec un courage héroïque.

La revue terminée, Sobieski revenant auprès de la reine, la reconduisit au château. Sa Majesté lui exprima par quelques paroles émues, toute sa reconnaissance de l'accueil de la *pospolite* ; jamais, en effet, roi de Pologne n'avait été salué avec plus d'enthousiasme et d'unanimité ! Singulière destinée ! Cette princesse, quatre ans auparavant, on l'appelait avec mépris *l'Allemande* ; aujourd'hui on acclamait en elle le sauveur de la patrie, et l'on n'avait pas assez de hurrahs pour lui témoigner l'amour général et l'espoir de tous.

Cette ardeur belliqueuse qui enfiévrerait la Pologne, me gagna à mon tour, et l'homme le plus pacifique du monde par ses goûts et les habitudes de sa vie entière brûla, lui aussi, d'aller faire campagne contre les Turcs. Le grand général, à qui je fis part de ce beau projet, l'accueillit comme chose toute naturelle, et me fit l'honneur de me dire qu'il m'attacherait à sa personne, en qualité de volontaire. Restait à obtenir l'agrément de la reine, à qui j'avais jusque-là caché ma future escapade. En lui remettant quelques papiers, je me hasardai à lui toucher un mot de l'affaire,

et prenant mon courage à deux mains, je lui demandai résolument l'autorisation de laisser la plume pour l'épée.

« Non certes, me répondit-elle avec quelque vivacité, j'ai trop besoin de vous avoir auprès de moi. Vous seul et ma pauvre Holstein (la princesse de Holstein attachée à sa personne, et qui depuis épousa le prince Lichtenstein) vous me rappelez mon pays. Ma mission touche à son terme : je suis libre pour le moment de tous soins ; la diète est constituée, l'armée va partir, et je suis plus que lasse de ce rôle d'usurpateur, qui n'a plus d'objet. Le roi se retire à Léopol ; moi, je passerai les premiers temps de la campagne à Czenstochowie. Dans cette solitude et ce repos, je prierai pour le triomphe des défenseurs de la Croix, pour le salut de la Pologne. Je pourrai parler de mon pays, de ma mère, de l'Empereur....., de tout ce qui m'est cher ! A qui s'adresseront mes paroles, si vous partez, voulez-vous me laisser seule, m'abandonnerez-vous aussi ? Non, non, je vous en prie, suivez-moi à Czenstochowie. »

Que répondre à ce discours ? Je voyais qu'à

l'exaltation du courage et de la force succédait chez la reine cette période de défaillance où l'âme, repliée sur elle-même, a besoin d'être soutenue et consolée, fût-ce même par la main la plus débile et la plus humble, pourvu qu'elle soit dévouée. C'était pour elle que j'avais quitté Vienne, l'Impératrice avait bien voulu me demander cet acte de dévouement; je promis d'aller à Czenstochowie, et je dus, non sans un profond regret, instruire le grand général de mes nouvelles résolutions et des raisons qui les avaient dictées. Il voulut bien les approuver, et même m'en louer, ce qui, venant de ce grand homme, fut pour moi une vraie consolation.

Me voici donc de nouveau en route pour le triste monastère, où j'avais passé des jours si monotones.

Nous gravâmes à pied la colline comme la première fois, mais aujourd'hui c'était en véritables pèlerins. La reine nous précédait, récitant son chapelet, et nous derrière elle lui répondant. Les moines reçurent leur souveraine avec le respect qui lui était dû, mais, suivant son désir, sans appareil ni faste. Nous allâmes faire nos dévotions à

la Sainte-Image, et un frugal repas fut ensuite servi à la reine.

Elle dut alors se souvenir du festin de ses noces, de l'ivresse des seigneurs et de celle encore plus *repoussante* du roi ; mais elle ne nous en dit pas un mot, ayant toujours observé, le plus qu'elle le pouvait, un profond respect pour celui auquel elle était unie !

L'avouerais-je ? ce second séjour à Czenstochowie fut beaucoup moins pénible que le premier ! Tandis que la reine passait de longues heures en exercices de dévotion et de pénitence, sa cour vivait tranquille et retirée. Pendant ce temps, je travaillais dans la riche et précieuse bibliothèque que je n'avais fait qu'entrevoir à ma première résidence. Puis venaient les heures de récréation ; la reine me faisait appeler dans ses appartements, et me dictait quelques notes ou quelques lettres, s'interrompant souvent pour me parler de sa chère Autriche. J'admirais alors la beauté de cette âme si délicate et si pure ! Jamais elle ne prononçait le nom du roi Michel, c'eût été indigne d'elle ; jamais, non plus, elle ne parlait du duc de Lorraine, sa conscience ne le lui permettait pas, mais on voyait que le souvenir

de ce prince, toujours si courageusement écarté, était à la fois, cependant, la douleur et le soutien de toute sa vie ! Lorsque nous venions à rappeler certaines circonstances que je connaissais si bien, et auxquelles le prince était mêlé, le regard de la reine se voilait alors de tristesse et de langueur, elle faisait une pause et changeait simplement le sujet de la conversation.

Depuis qu'elle était reine, jamais je n'avais été admis à l'entretenir aussi familièrement que pendant ce séjour au monastère. J'avais dû la servir tout à travers les pompes de son rang et le tourbillon des affaires qui l'envahirent si vite. Ce fut donc à Czenstochowie qu'il me fut permis d'étudier à loisir les changements survenus dans son âme.

La jeunesse était évanouie pour elle ; sa douceur, sa bonté, étaient restées inaltérables, mais l'aimable et sage enjouement, qui ajoutait tant de charme et de grâce à la jeune fille, avait à jamais abandonné la femme, pour faire place à une tristesse profonde, bien que muette, à un courageux détachement de la vie, à une vue constante de l'éternité, qui la rendaient, pour tous ceux qui l'approchaient, un objet de véné-

ration. Plus tard, sortie de ces pénibles épreuves, elle ne retrouva plus la gaieté, l'insouciance d'autrefois. Elle redevint souriante et sereine, mais une gravité mélancolique ne l'abandonna plus jusqu'à son dernier soupir. Ses mauvais jours se reflétèrent sur le reste de son existence et elle n'oublia jamais l'expérience qu'elle avait faite de la douleur. Auguste et regrettée princesse, votre souvenir charme la vieillesse de votre fidèle serviteur, et vous jouissez dans le ciel de la récompense si bien due aux vertus et au courage dont vous avez été l'exemple sur la terre !

Des courriers nous apportaient fréquemment des nouvelles de l'armée.

Un soir de la fin de novembre, les portes du couvent étaient déjà fermées, et chacun se disposait au repos; nous entendîmes la cloche de l'entrée principale tinter avec des sons précipités qui firent battre tous les cœurs. Allumer les torches, descendre à la grande porte et l'ouvrir fut l'affaire d'un instant. Un cavalier attendait : à peine fut-il introduit qu'il s'écria : Victoire, victoire, l'ennemi est à nous ! J'apporte à la reine une lettre du grand général ! On porta en toute

hâte le message à Sa Majesté, qui était en prières dans son oratoire. Elle lut précipitamment, et voyant que l'armée avait remporté une victoire décisive, elle fit aussitôt ouvrir les portes de son appartement et ordonna que tout le monde fût introduit. Elle voulut bien nous communiquer la relation que Sobieski lui envoyait, datée du champ de bataille même.

Voici ce qui s'était passé. L'armée turque forte de 35,000 hommes des meilleures troupes du Sultan, et commandée par Soliman-Pacha et Husseyn-Pacha, bordait la rive droite du Dniester. Son centre s'appuyait au château de Cotchim, et un pont, qui conduisait de ce château à Kaminiec assurait sa retraite, en cas de revers. Un corps de 20,000 hommes, sous les ordres d'un Seraskier, servait de réserve et devait, au premier signal, se réunir à la grande armée, qu'augmenteraient encore des troupes amenées par les hospodars de Valachie et de Moldavie. Tout cela formait une armée bien supérieure en nombre à celle des Polonais et une catastrophe semblait inévitable. Mais le Seigneur combattait avec ses enfants. Sobieski, par des négociations habiles, réussit à détacher les hospodars de

l'alliance turque ; ce premier succès obtenu, il combina de passer le Dniester à deux lieues au-dessus de Cotchim et par une marche hardie de couper la grande armée de celle commandée par le Seraskier. Cette manœuvre ne fut pas tout d'abord comprise. Des murmures éclatèrent, on fut jusqu'à dire que Sobieski cherchait à livrer la Pologne aux Turcs ; le grand général de Lithuanie, Michel Pac, refusa tout net d'avancer. Le génie du héros l'emporta sur ces résistances irréfléchies et le fleuve fut franchi.

La bataille eut lieu le 11 novembre 1673, jour de Saint-Martin, à 8 heures du matin ; les Turcs, attaqués dans leurs retranchements, se défendirent vaillamment, mais ils furent taillés en pièces, leur armée presque entièrement détruite, leurs généraux tués.

Au récit de cette mémorable victoire de Cotchim, qui sauva la Pologne et la chrétienté, Sobieski ajoutait que, le lendemain, à onze heures, il ferait célébrer la messe dans la tente même d'Hussey-Pacha, et qu'une partie de l'armée poursuivait encore les fuyards.

Cette lecture finie, la reine entonna un *Te Deum* auquel nous répondîmes de tout notre

cœur. Puis, avant de nous congédier, elle dit à l'abbé, qui était parmi nous, que le lendemain, elle voulait entendre la messe en pompe, dans tout l'appareil royal, un *Te Deum* solonnel serait chanté !

Rien ne saurait rendre l'expression angélique du visage de la reine, lorsque, revêtue des attributs de la royauté, elle s'inclina devant l'autel et remercia Dieu d'avoir sauvé la Pologne et la chrétienté. Aucune pensée d'orgueil ne s'éleva alors en elle ; le sentiment d'une profonde reconnaissance débordait seul dans son âme. Elle eut pu cependant, en un pareil moment, se rappeler qu'elle avait, elle aussi, puissamment coopéré à cette grande œuvre de délivrance !

C'était elle, en effet, qui avait empêché Sobieski de succomber sous les coups du roi ; qui, s'associant à ses desseins, les avait fait réussir ; c'était elle enfin qui, se substituant à un monarque coupable, avait armé le bras du défenseur de la patrie.

La journée semblait promise tout entière à la joie. La reine, s'abandonnant au bonheur présent, oubliait ses chagrins habituels, lorsque, vers le milieu du jour, on vit un cavalier se

dirigeant vers le monastère, et l'on reconnut, non sans étonnement, qu'il portait les couleurs royales. Les communications entre Léopol et Czenstochowie étaient à peu près nullès; aussi s'ingéniait-on à deviner ce que ce courrier pouvait venir faire? Il apportait une mission à la reine de la part du grand maître de la cour, mais il devait préalablement en remettre une autre à l'abbé du couvent. Interrogé par ceux qui l'introduisirent, il leur apprit que le roi était mort le 10 du présent mois, c'est-à-dire la veille même de la bataille de Cotechim.

La nouvelle se répandit bientôt dans tout le couvent. La reine seule l'ignorait encore. L'abbé, chargé de l'en instruire, fit demander à sa Majesté la permission de se présenter devant elle, ayant à lui communiquer une chose d'importance. La reine le fit appeler sans retard et comme frappée par un juste pressentiment, elle lui dit précipitamment en le voyant s'approcher : Mon père ! le roi se meurt, je veux courir à lui ! — Le roi, répondit l'abbé, n'a plus besoin des secours de Votre Majesté. Le Seigneur l'a retiré de cette terre d'épreuves. Supportez, ma fille, supportez ce coup avec votre résignation accoutumée : Dieu

vous soutiendra. — Hélas ! mon père, s'écria la généreuse princesse, ma place était au chevet de ce lit de mort, et ma place est restée vide ! je n'ai pu fermer les yeux de mon époux, obtenir son pardon.... Peut-être à sa dernière heure m'a-t-il maudite ! ... L'abbé s'efforça de la calmer de son mieux : puis, il lui remit la lettre que le grand maître de la cour adressait à la reine et par laquelle il lui mandait que le roi, atteint subitement par une faiblesse qui devait l'emporter, avait souffert seulement quelques heures, mais cruellement. Il avait appelé à grand cris son épouse, et avec des accents de tendresse et de vénération qui touchèrent profondément les assistants. Mais la maladie gagna trop vite pour que l'on pût songer à avertir la reine, qui, dans tous les cas, ne serait pas arrivée à temps.

Ces détails impressionnèrent péniblement la reine. Femme avant tout du devoir, il lui semblait avoir manqué au sien en n'assistant pas le roi dans ses derniers moments. Cette affection s'éveillant tout à coup au seuil de la mort, cet appel désespéré, augmentaient encore ses regrets ; et elle se reprochait amèrement de n'avoir pu adoucir et consoler, par sa présence et ses soins,

l'agonie de son époux. Elle le pleura sincèrement et ces larmes, données à un homme dont elle avait tant eu à souffrir, honorent cette admirable princesse et témoignent tout ce qu'il y avait de délicatesse dans sa grande âme.

Aussi longtemps qu'elle vécut, elle conserva comme un remords de n'avoir pas recueilli le dernier soupir du roi et elle ne prononça jamais son nom sans une émotion véritable.

La Pologne, tout entière à l'ivresse de la victoire, ne se souvenait plus qu'elle venait de perdre son roi. Le char qui transporta les restes mortels de Michel Koributz, de Léopol à Varsovie, dut rouler sur des fleurs dont les rues de la capitale étaient jonchées, et passer sous les arcs de triomphe élevés en l'honneur de Sobieski. La ville retentissait de cris de joie, de chants de victoire, qui ne s'interrompirent même pas devant le cortège funèbre. La reine était revenue à Varsovie et assista aux funérailles royales. On voulut l'obliger à quitter ses habits de deuil pour la cérémonie, qui eut lieu peu après, de la remise solennelle des étendards musulmans conquis à Cotchim. Elle s'y refusa, répondant que si les Polonais oublient d'honorer la mémoire de celui

qui avait été leur roi, elle n'oubliait pas le respect qu'elle devait à celle de son époux, et ce fut, vêtue de noir, qu'elle reçut, au nom de la Pologne, des mains même du vainqueur, pliant le genou devant elle, ces glorieux trophées. Singulière entrevue ! Les alliés de la veille allaient devenir les adversaires du lendemain.

Les mouvements de la politique réclamèrent bientôt toute l'application de la princesse. Les circonstances, en effet, étaient pressantes. Les intrigues se réveillaient déjà autour du trône vacant ; et Sobieski, il est vrai, ne semblait pas encore aspirer au rang suprême ; aucun des partis qui se formaient, ne l'avait encore expressément choisi ; mais il était évident que le jour où il se déclarerait prétendant, il avait toutes les chances d'être l'élu de la nation dont il était déjà l'idole. C'était justice assurément et la reine ne pensa pas un seul instant à le méconnaître, elle qui, mieux que personne, avait apprécié les hautes qualités de Sobieski et avait si fortement aidé à les mettre en lumière. La lutte contre lui devait donc être difficile ; la princesse l'engagea cependant sans hésitation.

L'Empereur, son frère, avait fait désigner par

son ambassadeur, le prince Charles de Lorraine, pour son candidat, Il avait enjoint à sa sœur de s'entendre à cet effet avec le parti allenian et d'appuyer en outre cette candidature par les autres moyens d'influence qu'elle avait pu, comme reine, acquérir sur les Polonais. Son penchant secret se trouvait, cette fois, d'accord avec la raison d'État et, libre désormais de ne plus cacher ses inclinations personnelles, la princesse résolut de tout tenter pour assurer le trône de Pologne à celui qu'elle avait toujours fidèlement aimé, et la perspective d'y remonter peut-être avec lui fut, ai-je besoin de l'ajouter ? un des motifs de sa conduite.

La reine disposait d'un parti considérable. La famille des *Pac*, auteurs de la fortune inespérée du feu roi, plus tard ses ennemis les plus acharnés, était restée fidèle à la princesse, qui avait, d'une manière si éclatante, prouvé son dévouement à sa patrie d'adoption.

Les *Pac* représentaient les suffrages de toute la Lithuanie, et dans leur désir de conserver la couronne à la reine, ils ne voulaient élire qu'un prince auquel elle pût donner sa main ; de telle sorte que la reine était regardée comme une fille

de la Pologne apportant en dot ce bel héritage, magnifique hommage rendu aux vertus d'une étrangère.

La chose se répandit, et plusieurs princes appartenant aux maisons souveraines de l'Europe firent, dans ces conditions, demander en mariage la reine, mais elle coupa court à ces hommages intéressés en déclarant péremptoirement qu'elle ne voulait d'autre époux que le prince de Lorraine. Celui-ci, tenu au courant de ce qui se tramait en sa faveur, avait, du consentement de l'Empereur, sur l'esprit duquel le prince Lobkowitz n'avait plus d'influence, quitté les bords du Rhin, où il guerroyait contre le roi de France et s'était rapproché de la Pologne avec des forces considérables, prêt à intervenir s'il y avait lieu. Mais jusque-là il ne pouvait franchir la frontière de la république, dont l'entrée, comme à tous les autres candidats étrangers, lui était formellement interdite. Il était, d'autre part, impossible à la reine d'aller le rejoindre. Ainsi, ces deux cœurs unis depuis leurs premiers battements, qui avaient tant souffert d'une longue et cruelle séparation, libres tous deux aujourd'hui, ne pouvaient encore se retrouver.

La Lithuanie, plusieurs seigneurs et tout le bas clergé tenaient pour la reine, mais la candidature qu'elle patronnait avait de grands obstacles à surmonter dans le restant de la Pologne. Sobieski était candidat avoué; son dévouement à la patrie, ses antécédents, les lauriers récents de Cotchim, le désignaient à tous les suffrages comme le plus digne du trône. En outre, l'étranger avait aussi ses candidats, parmi lesquels il faut distinguer celui du roi de France, le prince de Neubourg, enfant de quatorze ans, que Louis XIV couvrait de sa superbe protection.

Au milieu de ces tiraillements, la diète d'élection se réunit : je n'en rapporterai ni les pompes ni les tumultes ; le cérémonial, le lieu d'assemblée, tout fut de même que pour l'élection du roi Michel. Un seul détail était nouveau ; le campement de Sobieski.

Il était entièrement composé des dépouilles des Turcs battus tant de fois par le grand général ; étendards, trophées d'armes, harnachements de chevaux, étoffes précieuses, etc.

Cette vue, qui réveillait chez les Polonais tant de souvenirs glorieux, devait l'emporter à leurs

yeux sur les séductions de toutes sortes dont pouvaient disposer les autres candidats.

Forbin Janson, évêque de Marseille, homme d'une singulière éloquence et très-rompu à toutes les intrigues, était ambassadeur du roi de France auprès de l'assemblée élective et y soutenait le parti du prince de Neubourg.

Il répandait l'argent à pleines mains pour gagner à sa cause les principaux seigneurs polonais, fort enclins à ce mode de persuasion, et faisait à la république les plus grandes offres de secours pour le cas où les Turcs chercheraient une revanche de Cotchim. On délibéra même d'offrir à la reine d'épouser le jeune prince; mais cette princesse n'y pouvait trouver qu'une nouvelle occasion d'assurer qu'elle n'épouserait jamais que le prince lorrain.

Enfin, le parti de Sobieski, pour lequel la nation avait le plus d'entraînement, l'emporta de tout son poids sur les autres, et ce seigneur fut proclamé roi sous le nom de Jean III.

La reine ne songea plus alors qu'à revenir dans sa patrie. Lorsque la nouvelle de cette résolution se répandit dans le public, ce fut parmi les petits et les pauvres qu'éclatèrent les

plus vifs regrets. Aussi, le jour du départ, les voitures étaient-elles entourées d'une foule en larmes, à travers laquelle on eut bien de la peine à frayer un passage à la reine. Les uns voulaient lui baiser les mains, les autres recevoir sa bénédiction, toucher ses vêtements, enfin tous semblaient perdre une mère.

L'Empereur avait envoyé sur la frontière une cour allemande pour remplacer auprès de la reine la maison polonaise qui l'avait accompagnée jusqu'aux confins du pays.

Heureuse de revoir sa famille et sa patrie, la reine trouva encore des regrets pour les dames qu'elle quittait. Toutes l'aimaient et la vénéraient, plusieurs d'entre elles avaient été honorées de son amitié, aussi fut-ce avec des pleurs et des sanglots qu'elles vinrent pour la dernière fois baiser les mains de leur bonne maîtresse. Elle les relevait, les embrassait avec une douce familiarité, les priant de ne pas l'oublier.

Après un voyage des plus heureux nous arrivâmes à Vienne. Là, notre princesse revit son auguste mère. Dans les bras l'une de l'autre, leurs pensées durent parcourir avec la rapidité de l'éclair cette période de séparation et d'épreuves

si courageusement supportées, et leurs cœurs ne pouvant soutenir la joie de la réunion, elles éclatèrent en sanglots.

L'Empereur étant revenu voir sa sœur avait amené à sa suite le duc de Lorraine. Ce prince n'avait pas retrouvé la reine depuis le jour où, étant encore son fiancé, il avait vu leurs liens se rompre d'une manière si violente et si douloureuse. Inquiet des sentiments actuels de son cœur, il la salua avec la réserve et la timidité qui lui étaient naturelles hors des champs de bataille, et il en reçut un accueil honnête, mais froid. Tant la modestie d'une femme répugne à laisser soupçonner ses tendres sentiments !

Cependant, l'Impératrice douairière désirait vivement renouer un mariage par lequel naguère elle avait espéré fonder le bonheur de sa fille, elle ne pouvait douter des sentiments de cette princesse, car elle était la confidente de tout ce qu'elle avait tenté pour assurer au prince la couronne de Pologne ; mais elle connaissait assez le prince Charles pour savoir que, pauvre et sans établissement, il ne ferait pas une démarche, malgré tous les sentiments qu'éprouvait son cœur, pour obtenir la main d'une archiduchesse.

L'Impératrice comprit que dans cette situation délicate, elle seule devait agir, elle fit part de ses pensées à l'Empereur. Celui-ci était assez bien disposé à souscrire aux désirs de sa mère, et elle obtint qu'il promît au prince de l'unir à la reine de Pologne lorsqu'il serait revenu de la campagne pour laquelle il se disposait à partir en ce moment.

Ce mariage semblait presque fait, et cependant il se passa un longtems avant que l'Empereur parlât de sa conclusion. Il désirait auparavant que le prince fût rétabli dans ses Etats, supportant difficilement, au fond de son âme, de voir sa sœur mariée à un souverain dépossédé devenu général de ses armées.

Selon toute apparence, ce rétablissement devait arriver bientôt, les négociations de la paix continuant toujours à Nimègue, et la plupart des Princes de l'Empire étant disposés à l'accepter. Enfin comme cela traînait en longueur, l'Empereur se décida tout à coup à dépêcher un courrier au duc de Lorraine, par lequel il eut ordre de se rendre à Vienne pour y conclure son mariage. Le Prince ne put contenir sa joie et s'écria qu'enfin il voyait bien que sa mauvaise fortune

l'abandonnait, mais qu'en soutenant ses coups répétés il n'avait pas acheté trop cher le bonheur qui lui arrivait en ce jour.

Il devait inspecter les places que l'Empereur avait sur le Rhin ; ce devoir accompli il se hâta de se rendre à Vienne.

A la dernière journée qu'il fit, il fut rencontré par le grand écuyer de Sa Majesté Impériale venu au-devant de lui accompagné des comtes de Wallenstein, de Mansfeld et de Schaffenberg.

C'est à Neustadt que l'Empereur et la famille impériale l'attendaient. Il reçut là tous les honneurs réservés aux princes de la famille impériale, l'Empereur sortit de sa chambre pour le recevoir et avança trois pas, ce qui est un honneur extraordinaire.

Ensuite l'Empereur le fit asseoir et après une courte pose, S. M. le conduisit elle-même chez l'Impératrice sa mère où était la Reine de Pologne. Après quelques moments de conversation, L. L. M. I. I. se retirèrent, si bien que le duc demeura seul avec la Reine jusqu'à l'heure du souper.

Peu de jours après, la cérémonie des noces se fit avec une pompe extraordinaire, l'Empereur,

dans le secret de sa pensée, ayant voulu rendre à celui qui devenait son beau-frère tout le lustre que sa destinée lui refusait. La cour, distribuée sur trois gradins et vêtue magnifiquement entourait la famille impériale. On remarqua avec édification que lorsque l'Evêque de Neustadt demanda son consentement à la reine, cette princesse lui fit connaître qu'il s'adressât à L. L. M. I. I., ne voulant lier sa vie que sous leur autorité.

Le *Te Deum* fut chanté ensuite ; après quoi l'Empereur s'approcha du duc pour l'embrasser, mais le duc se baissa si fort pour lui baiser la main qu'il fut impossible à Sa Majesté de lui donner cette marque de son affection fraternelle. Après les fêtes du mariage le duc et la reine-duchesse partirent pour Inspruck, l'Empereur leur ayant donné le gouvernement du Tyrol, et deux mois après ses noces, le duc dut aller rejoindre son quartier général qui était à Worms.

Ici se termine le récit du secrétaire de la reine. Soit qu'il n'ait pas suivi le duc et la duchesse de

Lorraine à Inspruck, soit pour toute autre raison, il n'a pas donné la suite de la vie de la princesse. Cette omission est regrettable, car son histoire conserve jusqu'au bout un véritable intérêt. On n'y voit plus, il est vrai, ces traits éclatants qui la mettent au-dessus des personnes de son sexe, mais par cela même l'attention peut se fixer davantage sur les vertus simples et solides que Dieu lui avait départies et qui donnent un fini remarquable à l'ensemble de son caractère.

C'est par suite de ces réflexions que nous allons, dans un récit succinct, retracer les dernières années de la vie de la reine-duchesse, et par là tâcher de combler cette lacune.

Après avoir porté courageusement la lourde couronne qui lui avait été imposée, cette Princesse, maîtresse enfin d'elle-même, témoigna bien de la constance de ses sentiments en donnant sa main au prince de Lorraine. Par ce mariage, elle devint une exilée dans sa propre patrie, car elle accepta dans toute son étendue la position de celui dont elle devenait la femme. Avec lui, elle fut en butte à toutes les jalousies de cour et d'armée, elle mena une existence incertaine et précaire, et même elle subit les atteintes

de la pauvreté, et pas plus que son fier époux elle ne voulut jamais s'en plaindre.

La reine-duchesse passa les premières années de son mariage à Inspruck, et dans cette période de calme l'historien trouve sa plume un peu oisive. Le bonheur n'a pas d'histoire, il s'écoule sans faire de bruit dans le monde. Ce bonheur, il est vrai, était souvent interrompu par les longues absences du duc de Lorraine, qui continuait à faire la guerre pour le plus grand bien de l'Empire dont il était l'un des premiers généraux. La volumineuse correspondance qui existe à la bibliothèque Impériale témoigne des tendres sentiments qui unissaient les deux époux, et de la confiance que le duc avait dans les vues de la duchesse. C'était elle, alors, qui gouvernait le Tyrol, et ce petit pays a bien longtemps conservé le souvenir de sa direction maternelle. Les pauvres y formaient pour ainsi dire le gros de sa cour, et la vie simple et dépouillée de toute étiquette qu'elle y menait, entretenait entre la souveraine et les sujets une douce familiarité et une affection réciproques.

La naissance d'un fils vint couronner ce bonheur paisible et en même temps y mêler des

soucis. Ce fils était chétif et délicat, il fallut des précautions incessantes pour lui conserver la vie et lui rendre la santé. Aucun soin ne sembla trop petit et trop assujettissant pour le cœur maternel de la reine, et lorsqu'on la voyait protéger les premiers pas de son enfant, et plus tard, ouvrir son âme aux premières connaissances, jamais on n'aurait soupçonné que cette femme si simple avait tenu d'une main ferme les rênes du gouvernement dans un pays tourmenté par les factions et l'indiscipline.

Cependant, tandis que tout se passait si doucement dans ce petit coin de terre, un effroyable danger menaçait la chrétienté ! Les Turcs, déjà bien déchus de leur ancienne puissance, étaient cependant encore redoutables, et ils n'avaient pas renoncé au projet de Mahomet II d'envahir l'Europe entière. Ils se vantaient même hautement qu'un jour ils laveraient les pieds de leurs chevaux dans les eaux du Rhin.

Cette hardiesse sacrilège était encouragée par les secrètes menées de Louis XIV qui, pour abaisser la maison d'Autriche, ne reculait devant aucun moyen, et par les révoltés hongrois, dont le chef, le fameux Tekeli, traitait sans scrupule

avec les ennemis de Dieu. Ainsi donc cette formidable invasion qui vint se faire écraser devant Vienne était prête à se précipiter sur le monde chrétien.

L'Empereur ne soupçonnait pas le danger que couraient ses États, le duc de Lorraine l'avertissait en vain, en vain il lui demandait des secours, il ne consentit à ouvrir les yeux que lorsque les hordes musulmanes marchaient à grands pas vers sa capitale. Le duc, impuissant à les vaincre, se contenta de les contenir, et de les retarder en même temps qu'il exhortait l'Empereur de solliciter comme ressource dernière l'aide du roi de Pologne.

Le péril était extrême; le Pape lui-même écrivit à Sobieski pour stimuler son ardeur, et celui-ci s'exprimait ainsi dans sa réponse : « Le roi et son armée seront plus tôt aux portes de Vienne qu'on n'aura de nouvelles de sa sortie de ses États. Votre Sainteté fera réflexion si on peut faire plus pour un ami ou un allié. Mais en ce qui touche le bien de l'Église et de la chrétienté, moi et mon royaume serons toujours prêts à répandre jusqu'à la dernière goutte de notre sang, comme un véritable bouclier du christianisme. »

En effet, le Roi de Pologne fit une diligence qui fut regardée alors comme miraculeuse.

Qu'il nous soit permis, à nous, qui allons passer si rapidement sur ces grands événements, d'en admirer au moins l'esprit et la conduite. En effet, quel spectacle remarquable ces deux héros, le prince Charles et le roi Sobieski, donnent au monde ! Anciens rivaux pour la conquête d'une couronne, ils déposent tout mauvais souvenir et, nouveaux croisés, se réunissent pour la défense de la religion commune ! Et c'était avant tout les ennemis du Christ qu'ils combattaient, leur foi était l'émule de leur génie militaire, et les sentiments de la plus forte piété régnaient dans leur cœur. L'un, Sobieski, écrivait à la reine Marie Cazimir : « Il faut nous soumettre à la volonté de Dieu, et ne lui demander que ce qui peut lui plaire ; ainsi c'est au nom de Dieu à qui vous adressez votre prière, que je vous demande de vous conformer en tout à sa volonté. Je ne serai tranquille que lorsque je vous verrai encore plus docile à la volonté de Dieu qu'à la mienne. »

Vers le même temps, le duc de Lorraine écrivait à la reine-duchesse : « Le P. Marco d'Aviano

vient d'arriver à ma grande joie, nous avons déjà l'aide de Dieu. Nous nous mettons en marche pour ne nous arrêter plus qu'à Vienne, si la miséricorde de Dieu le permet. Comment ne pas espérer en lui ! C'est le mois où le roi de Pologne a été couronné, et celui où est né notre Léopold, que Dieu conserve. Je ne vous recommanderai pas d'adresser vos prières au ciel, parce que je sais que vous le ferez de vous-même. Aimez toujours votre Charles, j'espère vous donner bientôt une bonne nouvelle. »

La reine-duchesse s'était rapprochée de sa famille dans ces moments redoutables, et tandis que son mari servait de rempart à l'Empire et à la chrétienté, elle eut la douleur de voir l'Empereur fuir devant l'ennemi et abandonner sa capitale. Le courage de la reine n'ayant pu suppléer ce qui manquait à ce faible cœur, elle dut subir ses volontés et fuir avec lui. Cette déroute de la cour fut pleine d'opprobre. Dans sa route jusqu'à Passau, elle fut poursuivie par des cris de rage et de désespoir, et la femme du duc de Lorraine dut, comme princesse impériale, prendre sa part de cette humiliation. Que ne souffrit pas ce cœur si haut dans ces moments cruels !

Le duc, avant de faire sa jonction avec le roi, mit la capitale en état de soutenir le premier choc de l'ennemi et d'attendre du secours, puis il alla au-devant du roi de Pologne. Ce monarque lui ayant demandé si l'Empereur les joindrait, le duc se tut ; ils prirent donc le parti de défendre à eux seuls Vienne, le boulevard de la chrétienté. Tout le monde connaît cette marche de l'armée chrétienne sur Vienne. Ce fut aux cris répétés de Jésus, Maria, que les escadrons polonais et allemands fondirent sur les hordes turques, leur firent lever le siège de Vienne aux abois, et les mirent en déroute. Elles abandonnaient un camp, qui, au dire du roi, était plus grand que Varsovie, se composait de cent mille tentes et était rempli de richesses dont la description rappelle les Mille et une Nuits.

A son entrée dans Vienne, le roi fut reçu en libérateur. Ah ! notre vaillant roi ! laissez-nous baiser vos mains victorieuses, s'écriait-on de toutes parts. Comment pouvait-il en être autrement ? cinq jours de plus, et la ville était au pouvoir des Turcs. Mais déjà l'ingratitude des cours se faisait sentir ; Sobieski surprit des signes de mécontentement parmi les officiers et autres di-

gnitaires ; aussi préféra-t-il, après avoir dîné chez le commandant Staremborg, retourner au sein de son armée.

Le duc de Lorraine, lui aussi, subit l'ingratitude : « Leduc de Lorraine vient souvent me voir, le pauvre diable n'a ni dépouille de l'armée, ni gratification de l'Empereur, » écrivait Sobieski à la reine sa femme. Et cependant, l'Empereur savait bien tout ce qu'il lui devait et pouvait encore attendre de lui, car s'il oublia d'enrichir son beau-frère qui ne possédait que son épée, c'est à dater de cette époque qu'il prit en lui une entière confiance. Quelquefois encore, il est vrai, les avis des plus puérils conseillers primaient ceux du duc de Lorraine, entre autres dans la circonstance inévitable dont nous allons parler.

Il fallait bien remercier son libérateur ; mais comment un Empereur d'Allemagne pouvait-il s'aboucher avec un roi électif ! Grande question qui fut longue à résoudre. Comment le recevoir ? A bras ouverts, s'il a sauvé l'Empire, avait dit le duc de Lorraine. Cet avis ne suffit pas, l'Empereur entouré des électeurs ne pouvait rien céder de son rang ; on parlementa longtemps ; Sobieski devinant la raison des attermoiemens,

proposa que les deux monarques à cheval se rencontreraient en plein champ, face à face. Ainsi fut fait. L'entrevue se passa de la manière la plus froide et la plus contrainte. « Je lui ai présenté mon fils, qui s'est approché et l'a salué, écrit le roi, l'Empereur n'a pas seulement mis la main à son chapeau. »

Des relations du temps racontent qu'au remerciement embarrassé de l'Empereur, Sobieski répondit : « Je suis charmé, Sire, de vous avoir rendu ce petit service ; » puis il tourna bride. Le roi n'en parle pas. Peut-être cette réponse, comme il arrive souvent, a-t-elle été inventée après coup, résumant en peu de mots toute la situation.

Après cette crise formidable, dont nous ne pouvons avoir d'idée, aujourd'hui que les Turcs affaiblis ne menacent plus personne, la vie du prince et de la reine-duchesse avait repris son cours accoutumé, c'est-à-dire que, retirée à Inspruck, cette princesse comptait ses beaux jours par ceux que le duc passait auprès d'elle. La destinée les lui donnait d'une main avare, car la guerre était sans cesse engagée sur le Rhin et sur

le Danube, celle-ci pour achever de détruire les Turcs et de pacifier les Hongrois.

Un jour le duc était parti pour Vienne, comme cela lui arrivait souvent ; il avait quitté la reine sans surcroît de peine, et cependant ce jour si semblable aux autres devait être celui de leur dernière séparation.

A Uvelt, petite ville située à trois lieues de Lintz, le duc fut attaqué d'un abcès à la tête et ne pût continuer sa route. Le mal s'étant aggravé et sentant sa dernière heure arrivée, il appela les PP. capucins de la ville et fit à Dieu le sacrifice d'une vie qu'il avait toute employée à son service.

La douleur de la reine fut trop profonde pour éclater au dehors. La pieuse veuve se souvenant des leçons de celui qu'elle pleurait, soumit son âme tout entière et résolut d'enfermer plus que jamais sa vie dans le service de Dieu et l'éducation de ses enfants.

Le fils aîné du duc Charles n'avait que dix ans lorsqu'il perdit son père. Il était d'un tempérament maladif et délicat, et ce ne fut qu'à force de soins et en le laissant courir librement dans les montagnes du Tyrol, que l'on parvint à lui

rendre un peu de force et de santé. Sa mère dont l'instruction était grande, car elle savait diverses langues, en particulier le latin, prit un grand soin de son éducation, et entre autres leçons, elle se réserva l'histoire, voulant lui faire puiser dans cet enseignement les lumières si nécessaires aux princes.

Elle lui avait donné pour gouverneur le comte de Carllingford, seigneur irlandais, que son dévouement aux Stuarts avait jeté sur la terre d'exil. Charger un proscrit de l'éducation d'un prince exilé, n'était-ce pas une idée grande et féconde ?

Refoulant dans son cœur les angoisses maternelles, la reine comprit que le fils de Charles IV devait relever l'épée de son père ; et d'ailleurs en ce temps-là, tout prince ou gentilhomme devait suivre le métier des armes. La guerre avec l'empire ottoman continuait toujours, quoique le temps des grandes luttes fût passé, et ce fut dans les champs de la Hongrie, témoins des anciens exploits du duc Charles, que le duc Léopold fit ses premières armes.

Les Impériaux faisaient le siège de Temeswar, et le jeune prince s'y comporta si vaillamment que

les anciens compagnons de son père reconnurent le sang qui coulait dans ses veines. Heureux résultat des soins d'une mère dévouée !

La paix de Ryswick est le dernier événement où nous voyons apparaître la reine de Pologne. Elle y joua un rôle important, quoiqu'il n'y parût rien au dehors.

Louis XIV, affaibli par tant de victoires, avait enfin besoin de la paix, quoiqu'il semblât encore l'arbitre de l'Europe. Ses ennemis, cependant, commençaient à s'entendre, et à discuter plus vivement les conditions. Enfin, le roi de France cherchait un médiateur entre lui et l'Empereur, et il jeta les yeux sur la reine-duchesse.

Un Lorrain, M. de Couvonges, gentilhomme d'une fidélité éprouvée à la cause de ses souverains, fut chargé de porter à la petite cour d'Inspruck les nouvelles vues du roi de France. Il n'entendait pas s'en tenir, à l'égard des princes lorrains, aux seules conditions de la paix de Nimègue, qui étaient actuellement tout ce que les puissances voulaient obtenir de lui. Non-seulement il les rétablirait volontiers dans leurs États héréditaires, sur le pied où le duc Charles III les possédait en 1670, mais il n'était pas éloigné de

renoncer aux quatre chemins dont il s'était ménagé le bénéfice par le traité de 1661.

Pour prix de ces concessions le roi de France demandait à la reine-duchesse de s'entremettre auprès de l'Empereur pour ménager une paix séparée entre l'Empire et la France, et il intéressait la foi de la princesse à cette combinaison en lui faisant entrevoir combien les électeurs protestants y trouveraient peu leur compte.

La reine-duchesse ne fut pas éblouie d'avances si extraordinaires faites par l'implacable ennemi de sa maison. Elle craignit un piège et répondit avec reconnaissance, mais en même temps elle déclara qu'elle ne pouvait rien promettre, si ce n'est d'appuyer ces propositions auprès de son frère après qu'elles lui auraient été faites directement. Louis XIV ne voulait pas négocier avec Vienne, l'affaire en resta là pour le moment, mais le roi avait appris à connaître la modération et la capacité de la reine-duchesse.

On peut lire dans l'histoire du temps le récit de ces longues négociations de Ryswick, par lesquelles Louis XIV, à l'aide d'une adresse infinie, sut traiter séparément avec toutes les puissances et isoler enfin l'Empire, la plus opiniâtre de toutes.

Une fois abandonné de ses alliés, l'Empereur dut traiter à son tour ; mais il fallait, pour jouir d'une paix durable, calmer son orgueil blessé. La restitution de la Lorraine à ses neveux lui fut offerte comme compensation honorable à de lourds sacrifices , et ce fut alors que la reine-duchesse employa pour le repos de l'Europe et l'avenir de ses enfants, tout l'ascendant qu'elle avait sur son frère. Elle lui représenta que l'on verrait un effet éclatant de sa reconnaissance dans cette restauration des enfants d'un prince autrefois si secourable à l'Empire, et elle eut le bonheur de le persuader.

La reine-duchesse était arrivée au couronnement de sa vie ; elle avait recueilli la récompense due aux services du duc son époux ; elle allait rendre à la Lorraine ses souverains proscrits.

Ce n'est pas tout , Louis XIV, attiré par les mérites d'une princesse qui l'avait, disait-il, « pris par son faiblè en s'en remettant à sa générosité du sort de ses enfants, » accueillait favorablement l'idée d'une union avec le jeune duc et sa propre nièce, Mlle d'Orléans, fille de Monsieur, et Dangeaud nous a même conservé le souvenir que ce roi si séduisant lorsqu'il en avait

envie, voulut bien déployer en cette occasion.

Ce fut le moment où la veuve de Charles IV allait jouir enfin du fruit de tant de peines et de soucis, que Dieu, comme il arrive si souvent, choisit pour la rappeler à lui. Elle fut emportée au tombeau en peu de jours et ne vit jamais la Lorraine.

FIN D'ÉLÉONORE D'AUTRICHE.

TABLE DES CHAPITRES.

PRÉFACE.	1
CHAPITRE PREMIER.	4
CHAPITRE DEUXIÈME.	35
CHAPITRE TROISIÈME.	97
CHAPITRE QUATRIÈME.	103

09 927001

LIBRAIRIE DE JOSEPH ALBANEL

45, RUE DE TOURNON, 45

PARIS.

EXTRAIT DU CATALOGUE

(Toute demande par la *poste* doit être accompagnée
du montant de la valeur en un *mandat sur la poste*).

LES ASTRES

OU NOTIONS D'ASTRONOMIE A L'USAGE DE TOUS

Par **J. RAMBOSSON**

RÉDACTEUR DE LA REVUE SCIENTIFIQUE DE LA GÉOMÉTIE DE FRANCE,
AUTEUR DE LA SCIENCE POPULAIRE,

4 joli vol. in-12 Charpentier,

ORNÉ DE NOMBREUSES GRAVURES SUR BOIS.

<i>Net.</i>	4 25
<i>Par la poste.</i>	4 50

LES ATELIERS DE PARIS

Par **Pierre LELIEVRE, dit PARISIEN**

Ouvrier menuisier.

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE

4 vol. in-42 Charpentier.

<i>Net.</i>	4 »
<i>Par la poste.</i>	4 25

LES MEILLEURS PROVERBES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

Par l'auteur de Deux Humilités illustres

ET PAR PLUSIEURS AUTRES OUVRAGES HISTORIQUES

4 vol. grand in-18 jésus.

Net. 80
Par la poste. 4 »

Les Proverbes sont la sagesse des Nations, ils ne doivent donc inspirer au lecteur que de bons sentiments et de nobles pensées, aussi ce nouveau recueil, par le choix judiciaire qui a été fait, peut être mis entre toutes les mains.

LE RAMEUR DE GALÈRES

EPISODE DE LA VIE DE SAINT VINCENT DE PAUL

Par RAOUL DE NAVERY

4 vol. grand in-18 jésus.

Net. 4 25
Par la poste. 4 50

Sous une forme dramatique, Raoul de Navery a retracé un touchant épisode de la vie de saint Vincent de Paul, et nous sommes persuadés que le public accueillera favorablement cette nouvelle et gracieuse publication de l'auteur de Jeanne-Marie.

MARIE D'AGREDA (SŒUR) ET PHILIPPE IV

ROI D'ESPAGNE

CORRESPONDANCE INÉDITE TRADUITE DE L'ESPAGNOL

D'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES DÉVELOPPEMENTS HISTORIQUES

Par **GERMOND DE LAVIGNE**

4 vol. gr. in-48 jésus.

Net	»	90
Par la poste	4	45

MATHILDE DE CANOSSA

ET YOLANDE DE GRONINGUE

Par **A. BRESCIANI**

4 vol. in-8.

Prix	3	»
----------------	---	---

L'ORPHELINE

HISTOIRE CALABRAISE

Par **PICCIRILLO**

4 vol. in-8.

Prix	3	»
----------------	---	---

TYBORNE

ESQUISSE HISTORIQUE DE LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE

SOUS LE RÈGNE D'ÉLISABETH

Traduit de l'anglais, par SÉVESTRE

In-8.

Prix. 2 50

MES DIFFICULTÉS

Collection de petits opuscules sur les difficultés apparentes qui se présentent comme autant d'obstacles à la pratique de la religion, par le R. P. DE DAMAS, de la Compagnie de Jésus. 42 vol. gr. in-32.

La collection. Net. 4 »

1. A quoi sert la religion?
2. Toutes les religions sont-elles bonnes?
3. Faut-il s'occuper si sérieusement de son âme?
4. Dieu ne nous a-t-il pas donné la liberté?
5. Si je n'ai pas la foi?
6. J'ai ma fortune à faire, comment m'occuper de religion?
7. Je fais comme le grand nombre!
8. Faut-il aller à l'église?
9. A quoi bon aller au sermon?
10. J'ai peur des prêtres!
11. Ferai-je mes Pâques?
12. Me confesser, je n'en ai pas envie.

Chaque traité, séparément. Net. 40 c.

Paris. — Imprimerie de E. DONNAUD, rue Cassette, 9.





1
e x r . m e n
No 6



